BIBLIOGRAPHIE

CATHOLIQUE

REVUE CRITIQUE

des Ouvrages de Religion, de Philosophie, d'Histoire, de Littérature, d'Éducation, etc.

destinée

A TOUTES LES PERSONNES QUI AIMENT A BIEN CONNAITRE LES LIVRES QUI PARAISSENT,
SOIT POUR LES LIRE ELLES-MÊMES,
SOIT POUR EN PERMETTRE, EN CONSEILLER OU EN DÉFENDRE LA LECTURE

TOME LXVI

JUILLET A DECEMBRE 1882

On s'abonne à Paris
AU BUREAU DE LA *BIBLIOGRAPHIE CATHOLIQUE*
RUE BONAPARTE, 82
EN PROVINCE ET A L'ÉTRANGER
Chez tous les libraires



si l'on jette un coup d'œil sur les sujets que M. René Ménard s'est proposé de traiter. En voici l'énumération. 1er vol. — *Les origines de l'art ; Égypte : Hébreux, Phéniciens ; Assyrie et Perse ; Inde. — Grèce : art religieux, période héroïque, période républicaine. — Italie : architecture, art domestique. — Décadence. — Appendice : la musique chez les anciens.* — 2e vol. — *Origines de l'art chrétien ; Iconographie chrétienne ; les premiers temples chrétiens ; Art byzantin ; Architecture russe ; Art musulman ; Extrême Orient ; France, Architecture religieuse ; Architecture militaire, Architecture civile ; Arts industriels.* — 3e vol. — *L'art en Italie : Peinture, sculpture, Maîtres florentins, École romaine, Coloristes, Architecture. — École espagnole. — L'art dans les Pays-Bas. — L'art en Allemagne. — L'art en France : Renaissance ; Henri IV et Louis XIII ; Louis XIV ; Dix-huitième siècle ; Depuis la Révolution.*

L'on voit aussi par cette énumération que l'auteur n'a pas de plan, pas d'idée générale. Il glane quelques épis dans les principaux endroits du champ immense de l'histoire de l'art et il en fait une petite gerbe où ce n'est pas l'art que l'on remarque le plus. Nous serions tenté de qualifier ce travail d'œuvre de pacotille, si l'auteur ne s'inspirait presque partout des meilleurs principes. Sa pensée méritait d'être mieux présentée, de n'être point jetée à l'aventure.

Cependant, tout imparfait qu'il est, le livre de M. René Ménard sera fort utile à ceux qui sont novices dans l'histoire de l'art et qui veulent se contenter de notions très générales. Les artistes et les vrais connaisseurs sont très rares ; mais aujourd'hui, il est peu de personnes instruites qui ne doivent avoir au moins quelque connaissance des œuvres des grands maîtres. C'est à cette classe fort nombreuse que M. René Ménard rend service : l'on peut, avec son livre, acquérir très rapidement quelque notion de l'art à ses diverses périodes, et du caractère des principales écoles.

Nous ignorons comment M. René Ménard a écrit, de quels matériaux il a disposé. Mais il est curieux de constater qu'il ignore ce qui est aujourd'hui et que tout le monde sait. Ainsi, pour lui, la cathédrale de Cologne n'est pas encore achevée, M. Violet-Leduc restaure encore Notre-Dame de Paris, le Louvre est resté ce qu'il était sous Louis-Philippe. Mais un reproche bien plus grave que nous adresserons à notre auteur a pour objet la manière dont il parle de l'art chez les Hébreux et en particulier du Temple. Pour lui, la description de ce fameux monument telle que la donne la Bible est assez confuse. Il n'est pas douteux que M. René Ménard n'en a de notion

d'aucune sorte : il devrait au moins ne pas ignorer les grands travaux de Villalpand sur ce sujet et ceux plus récents, de M. de Vogué. De nos jours le Temple de Jérusalem est aussi bien connu que le Parthénon, et ce que M. René Ménard en dit, d'après M. Batissier, ne peut que faire sourire.

LE BLANC.

4. — 11. **LAMENNAIS ET SON ÉCOLE**, par M. l'Abbé Ant. RICARD, professeur à la Faculté de Théologie d'Aix. — In-18 jésus de 367 pp. (1881). Paris, Didier. 3 fr.

4. 12 **GERBET,** *sa vie et ses œuvres*, par LE MÊME. — In-18 jésus de 247 pp. (1881). — Paris, Didier. 3 fr.

I. — Ces deux ouvrages sont le résumé des leçons données par l'auteur à la Faculté de Théologie d'Aix et à la Faculté des Sciences de Marseille. M. l'abbé Ricard en a fait disparaître la forme oratoire, et il reste deux bons livres, qui joignent à leurs autres qualités celle d'une sage sobriété de rédaction, en des matières où l'on peut s'étendre sans fin. Il n'était pas, d'ailleurs, hors de propos de revenir sur cette école lamenaisienne dont l'influence a été profonde dans notre siècle, et qu'on juge plus sûrement et plus impartialement à distance. Le premier de ces volumes se compose, en notable partie d'extraits et d'appréciations empruntés au P. Chocarne, à MM. Foisset, Sainte-Beuve, Montalembert, de Pontmartin, etc. : le lecteur ne songe point à s'en plaindre, mais il aimerait une indication précise des sources à chaque citation, et elle a été omise. Dans *Gerbet*, l'écrivain se montre plus exact sous ce rapport.

La Mennais est une figure remarquable, qu'il ne faut pourtant point surfaire. Les ardeurs de sa polémique eurent, à l'origine, le plus noble motif ; il y a déployé un merveilleux talent, du génie même, et en tout cas un dévouement incontestable ; mais, en fin de compte, il était dans l'erreur sur les points principaux, et l'on sait comme il a fini. L'enthousiasme pour un tel esprit, à quelque hauteur qu'il soit monté, doit donc avoir des limites, et nous les eussions désirées mieux accusées ici. M. l'abbé Ricard, entraîné par une sympathique admiration, ne voit guère, dans les adversaires de son héros, que des rivaux mesquins, des envieux, des gens de bonne foi très-douteuse, même dans les régions supérieures. « Ceux-là, quand » ils virent où La Mennais s'engageait, se promirent de le tuer » bientôt, et de le tuer à coup sûr, en le déshonorant, pour la gloire de » Dieu et le plus grand bien de l'Église (p. 114). » Mêmes accusa-

tions à la p. 103 : « Antres noirs de consciences *basses et viles.* » Ce sont là, si nous ne nous trompons, des paroles flétrissantes, injustes et regrettables ; et en plus d'un endroit l'auteur revient à des appréciations analogues, qui étonnent sous sa plume. Il se contredit même à ce sujet. Parlant de La Mennais, p. 150 : « Nous sommes loin, on « le voit, dit-il, du caractère âpre, acariâtre, que les détracteurs « *systématiques* lui ont prêté pour le besoin de leurs thèses ». Passez maintenant à la p. 219 : « Voilà comment,né avec une âme aimante, « l'auteur de l'*Essai*, le chantre des Morts et de la Pologne, a été « *sans contredit* l'homme de notre temps qui *a le plus méprisé, le* « *plus haï et le plus insulté...* ». A la p. 77 du volume de Gerbet : La Mennais est « un grand esprit , vigoureux et hardi, mais *violent et absolu* ». Il ne convient donc pas d'être si sévère pour ceux qui l'ont combattu, et qui, dès le principe, ne se dissimulèrent point où marchait le nouvel athlète. — Les lignes suivantes paraîtront aussi hors de proportion avec la réalité des choses : — « Quel souffle ! quelle « poésie ! quels accents ! Ah ! cet homme est grand d'une incompa- « rable grandeur, et, quand il va déployer son édentard, *tous les* « *peuples accourront, enivrés, fanatiques, enthousiasmés.* Sur l'é- « tendard il a inscrit un nom plein d'audace et de fierté. *Il le livre à* « *tous les vents du monde, et le monde applaudit* à ce mot que le « grand agitateur lui a jeté : l'*Avenir !* » (P. 193). Paix aux intentions et tribut au talent, mais n'allons pas au delà. Ne disons pas non plus d'une manière si affirmative, en face des hardiesses de 1831 : « Le « vieil épiscopat français *se morfondait* dans des palais peu fré- « quentés, le vieux clergé *se contentait* de maudire la Révolution « devant *un clan* privilégié et fort restreint (p. 84). » Sans méconnaître l'action puissante de La Mennais, on peut lui refuser le titre de sauveur de la religion en France ; le zèle catholique, avant lui, avait assurément, depuis la Révolution, fait de grandes choses qui vivent encore, et notre épiscopat n'usait point toutes ses forces à *se morfondre* dans l'inertie.

Le défaut de ce livre, intéressant d'ailleurs, serait donc, à nos yeux, le manque de mesure dans les idées. Le sujet tyrannise l'auteur. La rédaction est pleine de vie, et plusieurs passages ont de l'éloquence. Citons celui-ci (p. 139) ; « Vous avez dit : Mon Dieu, qui » donc nous sauvera ? qui domptera la bête dont les rugissements » nous épouvantent à intervalles de plus en plus rapprochés ? La » question se posa sur notre sol gaulois il y a quatorze siècles. Au » bruit des invasions franques,nos devanciers disaient : Qui donc mu-

» sèlera le monstre barbare ? Anxieux et troublés, ils interrogeaient » comme nous l'horizon. A l'horizon parut une croix ; elle dominait » un champ de bataille : c'était à Tolbiac. Puis, cette lumineuse ap» parition, comme l'étoile de la gentilité, courut au sein des firma» ments assombris, et vint s'arrêter sur une basilique : c'était le » baptistère de Reims ! »

Quant au caractère de La Mennais, il est exactement peint : de hautes pensées, une volonté de fer, de la tendresse sous des dehors assez rudes ; il eût fallu insister sur les côtés vides du jugement, accusés par un système philosophique faux et insoutenable. Les adversaires qui l'ont combattu ont pu excéder, ici et là, dans la forme ; mais ils avaient pour eux une intuition sûre et la vérité de la doctrine : c'est l'essentiel, et il y aurait injustice à poser cet homme en victime ; nul ne se défendit plus aigrement. « Nul, dit encore M. l'abbé » Ricard lui-même, nul ne savoura jamais avec autant de délices la » volupté du mépris. Sous ce rapport, malgré tous les excès du jour» nalisme contemporain, je ne crois pas qu'il eût un égal. Il intro» duisit dans la polémique chrétienne le procédé de Voltaire. Bientôt » l'amertume de son langage devint contagieuse. Nous la suivons » dans le *Mémorial catholique*, revue mensuelle de l'école menai« sienne. C'était une orgie d'esprit, de verve satirique et d'ironie « impitoyable. Une révolution fut opérée dans le ton de la polémique « religieuse... Parfois même, en écoutant bien, on y surprenait des « rires qui tournaient au ricanement. » (P. 126). Nous avons vu la triste fin. Hélas ! les sages mêmes n'avaient pas entrevu une chute aussi profonde, une aussi lamentable apostasie.

Dans la rédaction, ordinairement élégante, M. l'abbé Ricard a parfois des néologismes. Qu'est-ce, par exemple, que l'expression de *style lacordairien* ? Il nous permettra aussi de signaler une faute devenue commune depuis qu'on néglige d'étudier la langue dans ses vrais modèles. Le *de* n'accompagne jamais les noms propres à moins qu'ils ne soient précédés d'un titre. On dit bien le cardinal *de Richelieu*, le vicomte *de Turenne*, le duc *de Larochefoucauld*, le prince *de Condé*, M. *de Fénelon*, etc., mais partout ailleurs *Fénelon, Turenne, Condé, Richelieu*, etc. ; de même, les *Brissac*, les *Montmorency*, les *Talmont*, les *Bonald*, les *Montalembert*, etc., et non les *de Brissac*, etc. A la cour de France, on disait les *Orléans*, et c'est Casimir Delavigne qui le premier, dans sa *Parisienne* (1830), a écrit : *D'Orléans, toi qui l'as porté*... L'expression « les frères *de La Mennais* » offre d'ailleurs une équivoque.

II. — Avec le volume de *Gerbet*, nous entrons dans une tout autre atmosphère. Talent peut-être égal à celui de La Mennais, caractère généreux, nature aimante et douce, piété tendre et fidèle, dévouement de toute la vie, soumission empressée aux décisions de l'Église, soif ardente des âmes : tout séduit dans cette généreuse figure. M. l'abbé Ricard, en nous la présentant, la fait justement ressortir, et ce volume nous semble supérieur au premier. Gerbet est l'un des écrivains les plus parfaits du siècle. Il a eu le don d'exciter les vives et persévérentes sympathies d'un critique difficile, Sainte-Beuve, qui voulut le faire entrer à l'Académie Française. Sa vie est ici tracée avec plus de suite et d'enchaînement. — Né dans le Jura, à Poligny, le 5 février 1798, Philippe-Olympe Gerbet eut le bonheur d'être élevé par une de ces mères telles qu'on les voit au berceau de tous les prédestinés. Puis il étudia au collège de sa ville natale, modèle tout à la fois de piété, de travail et de succès ; à quatorze ans il avait achevé le cycle des classes réglementaires. Une voix intérieure, entendue au jour de sa première communion, le sollicitait de se donner à Dieu : il prit le chemin du séminaire de Besançon (1812), où il trouva des maîtres d'élite qui le firent avancer rapidement dans la science philosophique. Mgr Gousset, Mgr Doney, Mgr Mabile, Mgr Legain, MM. Blanc, Receveur, Gaume, suivaient ces cours, et Gerbet tenait la tête de cette docte phalange. Bientôt nous le retrouvons à Saint-Sulpice de Paris, et c'est là que se noue avec un autre homme d'élite, l'abbé de Salinis, plus tard archevêque d'Auch, cette solide et sainte amitié qui durera jusqu'au tombeau, c'est-à-dire quarante années. On sait comment Gerbet devint l'ardent disciple de La Mennais, et l'estime particulière que lui voua le maître. C'étaient pourtant deux natures à sensibles contrastes : douceur et incomparable mansuétude d'une part, fougue et emportement habituel de l'autre ; mais égale élévation de pensée, de dévouement et de volonté, et, ajoutons-le, des deux côtés le plus admirable talent littéraire. Bientôt Gerbet se loge au séminaire des Missions-Étrangères et suit les cours de la Sorbonne. Sainte-Beuve a dit de lui, dans ses *Causeries du lundi* :
« Il avait naturellement les fleurs du discours, le mouvement et le
» rhythme de la phrase, la mesure et le choix de l'expression, même
» l'image ; ce qui, en un mot, deviendra le talent d'écrire. Il y joi-
» gnait une faculté de dialectique élevée, déliée, fertile en distinctions,
» les multipliant parfois et s'y complaisant, mais ne s'y perdant ja-
» mais. » (P. 53). A peine ordonné prêtre, il est nommé professeur suppléant à la chaire de Théologie Morale à la Sorbonne, et en même

temps, avec son ami Salinis, aumônier du collège Henri IV. A cette époque, de concert avec La Mennais, fut fondé par eux le *Mémorial Catholique*, revue mensuelle : ce fut Gerbet qui fit le succès du recueil. On y rencontre bien des hardiesses, qui furent combattues par les anciennes écoles de théologie et attirèrent l'attention publique. Les idées de La Mennais en étaient le fond. Aussi ne faut-il pas s'étonner de voir le nouveau prêtre quitter Paris pour s'enfermer à la Chesnaie, avec tant d'autres hommes d'intelligence et de cœur qui étaient loin de prévoir où tout cela aboutirait. M. l'abbé Ricard fournit à cet endroit les plus intéressants détails, et comprend très-bien celui dont il trace la biographie. Gerbet fut à la Chesnaie ce qu'il a été toujours, « le plus doux et le plus endolori des hommes », selon l'expression de Maurice de Guérin. — Puis il rejoint Salinis au collège de Juilly, dont celui-ci était devenu le directeur, et contribue avec lui à la fondation d'une seconde maison d'études dont il fait le charme et le succès par ses productions littéraires, toujours si gracieuses. — Nous ne ferons qu'indiquer son voyage et son long séjour à Rome, d'où est sortie la plus parfaite de ses œuvres, l'*Esquisse de Rome chrétienne*, livre incomparable, qui resta longtemps inachevé. Gerbet se soumit à la condamnation du Saint-Siège relativement aux doctrines de l'*Avenir* et ce fut sa séparation d'avec La Mennais, séparation douloureuse au delà de toute expression. Il faut lire dans le *Récit d'une Sœur*, de Mme Craven, à quel point il fut mêlé à toutes les œuvres de zèle et de piété qui s'épanouissent alors dans le rayonnement de la famille de La Ferronnays. Rien n'est plus édifiant, plus émouvant et plus tendre. Sa science théologique brilla merveilleusement dans deux conciles provinciaux dont il fut pour ainsi dire l'âme, lorsqu'il eut rejoint à Amiens Mgr de Salinis. Il faut signaler son bel ouvrage des *Rapports du Rationalisme avec le Communisme*, pages étincelantes de vérités encore inobservées. Longtemps, malgré les pressantes démarches d'un grand nombre d'évêques, Gerbet avait été éloigné de l'épiscopat comme incapable *d'administrer :* et il s'est trouvé qu'à l'évêché de Perpignan cet esprit de haute race se montra l'un des administrateurs ecclésiastiques les plus sages et les plus heureux. L'intelligence et le cœur, et ici l'ardeur de la foi, ne sont-ils pas la clef et la garantie de tout le reste ?

Ce second livre de M. l'abbé Ricard est donc recommandable. Court, il dit cependant tout ce qui est à dire ; méthodique, il présente les choses de façon à les faire comprendre dans leur harmonie ; bien écrit, il tient le lecteur sous le charme. Nous le recommandons

aux bibliothèques paroissiales et aux amis des lectures instructives.

V. POSTEL.

4. 5. — **13. LETTRES DE S. VINCENT DE PAUL,** *Fondateur des Prêtres de la Mission et des Filles de la Charité.* Edition publiée par un Prêtre de la Congrégation de la Mission. — 2 volumes in-8° de VI–548 et 576 pages, plus 1 portrait. 1882. Paris, Dumoulin et Cie. 16 fr.

4. 6. — **14. SAINT VINCENT DE PAUL** *et sa mission sociale,* par Arthur LOTH, ancien élève de l'Ecole des Chartes ; Introduction par Louis Veuillot ; Appendices par Ad. Baudon, P. B. et L. B. E. Cartier et Auguste Roussel. — 1 volume in-4° de 526 pages, avec 14 chromolithographies, 2 heliogravures, 1 eau-forte et 200 gravures sur bois insérées dans le texte (1880), Paris, Dumoulin. 30 fr.

4. *. — **15. VIE DE SAINT VINCENT DE PAUL,** *Fondateur des Prêtres de la Mission et des Filles de la Charité ;* Nouvelle Edition, revue par un Prêtre de la Mission. — 2 vol. in-12, de XX-696 et 700 pages, avec deux portraits et 16 gravures sur bois insérées dans le texte (1881), Paris, Dumoulin. 7 fr. 50.

4. 6. *. — **16. SAINT VINCENT DE PAUL,** *sa vie, son temps, ses œuvres, son influence,* par M. l'abbé MAYNARD, Chanoine de Poitiers. Nouvelle édition entièrement refondue. — 4 vol. in-12 de XXIV-510, 536, 592 et 580 pages, plus 2 portraits, 2 fac-simile et 1 gravure (1874) Paris. Bray et Retaux. 15 fr.

Hélas ! trop tard ! C'est il y a cent ans qu'on aurait dû songer à imprimer la correspondance de saint Vincent de Paul ! Alors, que de richesses sauvées d'avance des destructions et dispersions révolutionnaires ! On a calculé que saint Vincent de Paul, dans le cours, et, particulièrement, dans les vingt-cinq dernières années de sa vie, avait bien écrit environ trente mille lettres ! Sur ces trente mille lettres, sept mille au moins avaient été recueillies et existaient encore, au milieu du dernier siècle, soit à Saint-Lazare, soit dans les différentes maisons de Missionnaires ou de Filles de la Charité. Tout cela fut détruit ou dispersé, dans la nuit du 12 au 13 juillet 1789, par les brigands qui préludaient, par la prise et le pillage de couvents gardés par quelques religieux et religieuses, à leur *chef-d'œuvre* du lendemain, c'est-à-dire la prise, le pillage et les massacres de la Bastille, gardée par quelques invalides ! Oh ! les glorieux anniversaires, imposés aujourd'hui à la France ! — Imprimés à la veille de

89, ces sept milliers de lettres, un des plus riches trésors épistolaires, eussent été conservés au monde. Mais, trop fidèles en cela aux humbles enseignements et exemples de leur Père, tremblant devant toute publicité, les fils de saint Vincent de Paul laissèrent dans leur ombre de famille ces lettres la plupart familiales, et, il y a vingt ans à peine, ils étaient encore à cent lieues de la pensée de livrer aux regards de tous ce qu'ils en avaient sauvé et recueilli. Car, dès le lendemain de la tourmente révolutionnaire, à peine remis en possession d'eux-mêmes, ils avaient rassemblé tout ce qui était échappé au vol ou à la destruction de 89, tout ce que des mains tierces, détenant quelque partie de ce bien vraiment national, leur en avaient retourné à titre de restitution ou de vente, et ils en avaient composé divers recueils, originaux ou copies authentiques. Belle et heureuse application de la parole évangélique : *Colligite fragmenta, ne pereant* ! Ils en avaient même multiplié un grand nombre, au moyen de volumes autographiés, mais cela pour l'usage exclusif de leur double congrégation. Quelques rares travailleurs, historiens du Saint ou de la France de son temps, étaient seuls admis à puiser dans ce trésor de famille. — Mais, dans notre âge si troublé et toujours révolutionnaire, tous les crimes et vandalismes se répètent ou se peuvent répéter ; et il n'est pas, hélas ! impossible qu'un nouveau pillage de Saint-Lazare vienne encore détruire ce qui a été sauvé d'une première destruction. Il était donc important de garder à la postérité, par la voie de l'impression, tout ce qui reste de l'héritage épistolaire de saint Vincent de Paul. De là deux éditions simultanées, l'une beaucoup plus considérable, dépassant deux mille lettres, et néanmoins d'une publicité plus restreinte, puisqu'elle se doit renfermer dans les deux compagnies des Prêtres de la Mission et des Filles de la Charité ; l'autre, celle que nous annonçons, destinée à tout le monde, et contenant environ six cents lettres, choisies, dit-on, parmi les plus édifiantes et les plus instructives. — Cette dernière édition est d'abord typographiquement splendide, et fait grand honneur aux presses de l'imprimeur. Nous regrettons de ne pouvoir accorder une aussi pleine louange à l'éditeur littéraire, qui n'est autre, a-t-on dit, que le secrétaire général de la Congrégation de la Mission. Choix des lettres, correction et annotation du texte : sous ces trois mots on peut comprendre le triple devoir qu'il avait à remplir. Or, une étude attentive démontre qu'il n'y a pas été complètement fidèle. Quant au choix des lettres, il n'y avait évidemment qu'à discerner celles qui étaient d'un intérêt plus général et quasi universel, puisqu'on les

adressait au public. Or, nous en connaissons plusieurs présentant mieux ce caractère que telle ou telle du recueil, adressée, par exemple, à un Frère anonyme pour le raffermir dans sa vocation ; — ou, du moins, il suffisait, en ces matières d'instruction et d'édification, de donner une seule lettre, au lieu de plusieurs sur le même sujet. — Nous approuvons fort l'éditeur d'avoir préféré, dans la reproduction du texte, l'orthographe moderne à l'orthographe originale, moins aisée à lire; d'autant mieux qu'à une époque où l'orthographe en général était peu fixée, l'orthographe particulière et personnelle de saint Vincent de Paul a bien varié dans le cours de sa longue vie. Il suffisait, à titre de curiosité, de reproduire, comme on a fait, l'orthographe originale des deux lettres sur la captivité de Tunis et de la lettre du Saint à sa mère, la seule qui nous reste de toutes celles qu'il a écrites à sa famille. — Mais, quelque orthographe qu'on adoptât, il était nécessaire de donner un texte exact, c'est-à-dire les mots et les constructions mêmes du saint épistolier. A ce point de vue, il y a bien à reprendre dans nos deux volumes, vraiment trop négligés. Que d'expressions ou de tournures de saint Vincent de Paul ont été changées ou modifiées ! Puis, que d'incorrections toutes matérielles ! Dès la première lettre sur la captivité (t. Ier, p. 4), *filous* pour *felons ;* et, deux lignes plus bas, omission du mot *cent* devant *mile*, etc. Puis, dans le cours des volumes : «... Si l'on répond qu'*on* suffit... », pour «... qu'*un* suffit... (t. Ier, p. 121) ; » — Saint-*Malo* », pour « Saint-*Méen* (p. 179) ; » — «... d'agréer les *offices*... », pour « les *offres*... (p. 180) ; » — «... touchant les deux chefs *de* saint Pierre et *de* saint Paul... », pour «... les deux chefs saint Pierre et saint Paul... (p. 181) ; » — «... *porter* le bonheur de la navigation... », pour «... *procurer* (p. 231)... » ; — «... *refroidir* contre les abus... (p. 356) », pour «... *roidir*... » ; — «... que l'occasion *se présente*... », pour «... *se perde*...(p. 459)... » — « affection », pour « aff*li*ction (t. II, p. 397) ; » — « Christiani*sme*, » pour « christiani*ser* (ibid.) ; » — «... *attribuée* de ce côté-*ci*..., » pour «... *arrivée* de ce côté-*ici*... (p. 398) ; » — «... que *l'*Église naissante..., » pour «... *votre* Église naissante... (*Ibid*)... ; etc., etc. » — En deux lettres du même jour, reproduites à la suite l'une de l'autre, le même personnage est appelé, ici *Faxel*, là *Caset* (le vrai nom, croyons-nous) (t. II, pp. 408, 409). — Et, à propos de noms, nous soupçonnons fort erreur dans ceux de quelques destinataires, ou estropiés, ou pris l'un pour l'autre, comme aussi dans quelques dates ; mais ce serait une discussion infinie. — Pourquoi avoir laissé

anonyme le destinataire de telle ou telle lettre? Ainsi, *le cardinal* innommé de la lettre 96 (t. Ier, p. 181) est le cardinal Grimaldi, comme le nom du savant théologien dont il y est parlé est le Maistre, auteur d'écrits touchant l'hérésie des deux Chefs, — ce qui aurait dû être mis en note. — Quelques lettres sont particulièrement maltraitées, trois entre autres : la belle lettre à Nacquart du 22 mars 1648, dont nous avons déjà relevé une grosse incorrection (t. Ier, pp. 229-234) ; la lettre à Feydin du 24 août 1659 (t. II, pp. 377), et la fameuse lettre à Mazarin du 11 septembre 1652 (T. I, pp. 456-459). — Un passage de la lettre donnant à Nacquart mission pour Madagascar est dénaturé et inintelligible. Le voici tel qu'on nous le livre : «... Avec cela, je me donne absolument à vous, sinon pour vous suivre en effet, d'autant que j'en suis indigne, du moins pour prier Dieu tous les jours qu'il lui *plaise* de me laisser sur la terre pour vous, et (s'il plaît à Dieu me faire miséricorde) pour vous *recevoir* dans l'éternité, et vous y honorer comme une personne qui sera placée pour la dignité de sa vocation au nombre des personnes apostoliques. » Ce passage, croyons-nous, doit être ainsi rétabli : «... Avec cela, je me donne absolument à vous, sinon pour vous suivre en effet, d'autant que j'en suis indigne, au moins pour prier Dieu, tous les jours qu'il lui *plaira* de me laisser sur la terre, pour vous *revoir* dans l'éternité, et vous y honorer, etc. » — Toute la lettre à Feydin, destiné aussi pour Madagascar, a été malheureusement modifiée et déformée, notamment en cet endroit : «... Si vous trouvez en vie le bon M. Bourdaise, *duquel vous représentez en quelque façon l'image*, croyez-le bien, de ce côté-là, comme en toutes choses. C'est une personne des plus douces, des plus fortes, des plus sages, des plus zélées et des plus aimables que je connaisse. Oh ! Monsieur, que vous serez consolé *de l'embrasser, surtout* quand vous verrez *en lui des* traits de *votre* visage, *de votre douceur*, etc. Allez donc *encore derechef*, Monsieur ; je prie Notre-Seigneur qu'il vous bénisse. Ressouvenez-vous, s'il vous plaît, en vos prières, d'un vieillard de quatre-vingt-trois ans, chargé de péchés... » — Suivant nous, voici quelle est la vraie leçon : « Si vous trouvez en vie le bon M. Bourdaise, *vous vous représenterez* en quelque façon l'image *de Notre Seigneur* ; et, croyez-le bien, de ce côté-là, comme en toutes choses, c'est une personne des plus douces, des plus fortes, des plus sages, des plus zélées et des plus aimables que je connaisse. Oh ! Monsieur, que vous serez consolé *quand vous l'embrasserez*, quand vous verrez les traits de *son* visage, *et que vous demeurerez avec lui !* Allez donc,

Monsieur, *à cette œuvre de perfection!* Je prie Notre-Seigneur qu'il vous bénisse ; et souvenez-vous, s'il vous plait, en vos prières *de ce pauvre* vieillard de *soixante-dix-neuf ans* (jamais le bon saint ne savait bien son âge), chargé de péchés... » — Quant à la lettre au cardinal Mazarin, — que M. Arthur Loth, dans un article de l'*Univers* du 25 décembre dernier auquel nous aurons à revenir, appelle avec raison *capitale*, comme preuve décisive de l'intervention dominante et jusqu'à ces derniers temps presque inconnue de saint Vincent de Paul dans les affaires et troubles politiques de son temps, — il importait, pour cela même, de la reproduire avec une fidélité scrupuleuse. Or, il n'en est pas une des deux volumes qui fourmille d'un plus grand nombre d'inexactitudes et d'incorrections. — Il est peut-être bon de rappeler ou de noter ici que cette lettre n'existe plus en original : on n'en a qu'une copie authentique ; elle ne porte, comme tant d'autres des recueils de Saint-Lazare, que l'adresse vague et indéterminée : « A un cardinal ; » et c'est M. l'abbé Maynard qui, par la date et le sens, en a, le premier, deviné le véritable destinataire, et révélé toute la portée. Elle n'est pas la seule, — pour le dire en passant, — que M. l'abbé Maynard ait le premier signalée, et que le nouvel éditeur lui ait empruntée en tout ou en partie. Ainsi, la lettre si curieuse et si intéressante du 15 mai 1643 sur la mort de Louis XIII (t. Ier. p. 133), n'existe plus en original, ni même en copie, et c'est encore M. l'abbé Maynard qui l'a découverte à travers les in-folio du procès de canonisation ; mais elle n'y était qu'en italien, d'où il a dû la ramener en français, et c'est sa version textuelle que reproduit le nouvel éditeur. A M. l'abbé Maynard encore, — qui lui-même l'avait puisée dans les manuscrits de l'Arsenal, — il a emprunté la lettre au P. Dinet du 14 avril 1651 (t. Ier, p. 371), comme le prouve une petite parenthèse qu'il y a laissée, laquelle est, évidemment, de l'historien de saint Vincent de Paul. — Pour en revenir à la lettre au cardinal Mazarin, disons qu'il y a bien vingt passages plus ou moins altérés par le nouvel éditeur. Pour le prouver, il serait nécessaire de mettre en regard sa leçon avec la copie authentique, ce que la longueur exceptionnelle de la lettre nous interdit de faire. Qu'il nous suffise d'une comparaison. L'éditeur imprime : « Votre Éminence faisant la paix avec l'Espagne, elle viendra triomphante fondre sur Paris et le mettre à la raison ? Je réponds, Monseigneur, que, etc. » Nous doutons fort que saint Vincent de Paul n'ait marqué l'objection que par ce point interrogatif singulier et peu clair ; et nous croyons qu'il a écrit : « *De dire que* Votre Eminence *fera* la paix

avec l'Espagne, *et qu'*elle viendra triomphante fondre sur Paris et le mettre à la raison : je réponds, etc. »

L'annotation du texte ne laisse pas moins à désirer que sa correction. D'abord, qui n'en voit l'importance, la nécessité même, dans une correspondance, nécessairement pleine de réticences, de demi-sens, d'allusions à toutes sortes de faits généraux et particuliers, religieux et politiques ? Or, à part quelques lettres, notamment celle à Mazarin et la lettre sur la captivité, dont quelques notes ont été prise chez M. l'abbé Maynard, on peut dire que l'annotation, l'annotation courante, est ici à peu près nulle. Un court sommaire en tête de chaque lettre, une courte notice au bas de la page, n'indiquant guère que la date de naissance èt d'entrée dans la Compagnie du destinataire : voilà à peu près tout. Sommaires et notices sont reproduits, soit dans les tables chronologiques mises à la fin de chaque volume, soit dans la table analytique des deux volumes qui termine le second. Cette table analytique en deux parties, l'une des personnages auxquels sont adressées les lettres, l'autre des matières qui y sont traitées, est fort louable et sera fort utile. La seule liste des destinataires, papes et rois, cardinaux et évêques, abbés et supérieurs d'ordres et de communautés, seigneurs et magistrats, prêtres et frères de la Mission, Dames et Filles de la Charité, montre l'immense importance, le vaste et universel attrait d'une correspondance qui embrasse tous les états et toutes les personnes, tous les intérêts de la société ecclésiastique et civile, toutes les questions de la vie chrétienne et religieuse. Encore que ces deux volumes n'en contiennent qu'une faible partie, ils suffisent à montrer toutes les qualités maîtresses de saint Vincent de Paul, toujours et par-dessus tout sa sainteté ; puis, son bon sens infaillible, son intelligence capable de tout concevoir et de tout comprendre, son cœur plus compréhensif encore et s'étendant à toutes les choses de Dieu et des hommes ; et, par suite, l'action unique de ce grand saint, le plus *catholique* peut-être qui ait été et qui soit, embrassant le ciel et la terre, s'exerçant partout et en tout, se continuant toujours, sans être plus bornée par le temps que par l'espace. Tout cela donc se lit avec grand profit, grande édification, et même grand agrément ; car si le bon saint demeure complétement étranger à toute préoccupation de langue et de style, il ne peut empêcher les dons précieux de son esprit de s'y traduire aussi bien que les richesses de son cœur. Il raconte à merveille, d'une façon souvent pittoresque et dramatique ; il expose avec netteté et précision ; il discute avec une logique iné-

luctable, et résout victorieusement toutes les objections et difficultés; il répand sur tout l'onction et le charme de sa charité, aussi aimable qu'ardente et féconde; il a du trait souvent, le trait de l'esprit aussi bien que l'élan du cœur, et, malgré quelques locutions et tournures incorrectes, moins incorrectes peut-être que surannées, un grand bonheur d'expression. Il écrivait comme il parlait, — car, si l'on n'était averti, l'on ne saurait distinguer telle lettre de telle conférence, — et comme il parlait bien! mieux que personne de son temps, à part saint François de Sales qui l'avait en quelque sorte précédé et instruit, et Bossuet qu'il a en partie formé!

Tel on le connaissait déjà d'après ce qui avait été publié depuis deux siècles de sa correspondance, et nous doutons qu'une publication plus complète, une publication même intégrale, ajoute beaucoup à notre admiration et à notre culte. Le secrétaire général de la Mission, à la fois éditeur et fils, a beau dire qu'il a fallu de longs efforts pour réunir la collection aujourd'hui publiée, qu'un petit nombre de ces lettres avait été imprimé intégralement, qu'on ne les connaissait guère que par extraits: la vérité est que nous n'en avons pas retrouvé une seule notable, dans ces deux volumes, qui ne nous fût connue, soit tout entière, soit dans ses parties essentielles; pas une seule qui nous ait rien appris de nouveau touchant la vie du Saint, ni sur aucun de ses enseignements ou n'importe quelle de ses œuvres. Qu'ajoute souvent la reproduction intégrale? Qui ignore l'inutilité habituelle de telle ou telle partie d'une correspondance, par exemple, de la plupart des débuts et conclusions, presque toujours les mêmes? Qui ignore que saint Vincent de Paul, en particulier, écrivant à peu près chaque semaine à toutes ses maisons, se répétait nécessairement, et, sous son titre habituel de *nos petites nouvelles*, servait à chacune la gazette ou le journal, en quelque sorte, de la double famille? que s'adressant à des prêtres ou à des Filles voués à la même vocation et appliqués aux mêmes œuvres, il devait donner les mêmes enseignements et les mêmes conseils, n'y pouvant mettre d'autre variété que celle qui provenait de certaines différences de lieux et de personnes? — Et, — pour le dire en passant, — c'est ce qui console un peu de la perte de tant de lettres, où nous ne relirions que ce qui se lit déjà dans les lettres sauvées. — Mais, assez et hélas! trop de pertes comme cela, et il était temps de préserver ce qui nous reste d'une nouvelle perte possible. Tout en regrettant que le recueil aujourd'hui publié ne soit pas plus parfait, nous avons à remercier l'éditeur de nous l'avoir livré. D'ailleurs,

viendra certainement une autre édition, et il sera facile alors de faire la collation scrupuleuse du présent imprimé avec les manuscrits, et de donner enfin un texte correct et authentique. Nous espérons même qu'on grossira ce recueil, au moins de certaines lettres plus intéressantes, car nous n'osons pas demander qu'on ouvre à tous le trésor entier de la double famille : publication trop volumineuse et d'un débit malaisé ! Quelques centaines de lettres de plus, et ce sera assez pour le gros du public, pour la plupart même des hommes d'étude, qui retrouveront là tout saint Vincent de Paul, sa vie et ses œuvres. Ils l'y retrouveront, répétons-le, non pas autre ni plus entier qu'ils ne le connaissaient déjà, mais, si nous l'osons dire, avec plus de teneur et d'ensemble. A la condition, toutefois, qu'on les y aide par une annotation indispensable, — car, sans cela, beaucoup de lettres, et des plus importantes, demeurent inintelligibles ; — et aussi, — puisque, pour de bonnes raisons, on a préféré l'ordre chronologique, — par des renvois ou rapports aux lettres traitant du même sujet ou de la même affaire à plusieurs années de distance. Un livre, en effet, doit se suffire à lui-même, et il ne faut pas mettre le lecteur dans la nécessité de recourir à d'autres pour en avoir la première et générale intelligence. Toutefois, nous avouons que l'annotation et les collations réclamées par nous, quelque soignées, détaillées et exactes qu'elles puissent être, ne sauraient suppléer, pour ceux qui veulent tout saisir et tout embrasser, à l'étude préalable et continue de la vie du Saint. Mais où étudier cette vie ? dans quel auteur, en particulier, ancien ou moderne ? Ici vient la seconde et plus délicate partie de la tâche que nous nous sommes imposée aujourd'hui.

De Vies du saint, soit anciennes soit récentes, complétes ou abrégées, il n'y en a, à vrai dire, que quatre : d'un côté, la Vie publiée sous le nom d'Abelly et celle de Collet; de l'autre, la grande histoire de M. l'abbé Maynard et le bel abrégé de M. Arthur Loth et de ses collaborateurs, l'un et l'autre réannoncés en tête de cet article. — De Collet — plus complet néanmoins et plus exact qu'Abelly, — comme nous continuerons de dire plus couramment, — personne ne veut plus : depuis que M. l'abbé Maynard lui a fait son procès, tout le monde, et notamment le nouvel éditeur d'Abelly, un frère en religion pourtant, le condamne sur les mêmes considérants, et le rejette. Restent donc, — M. Arthur Loth mis à part, — deux grandes Vies : celle dite d'Abelly, « la plus pieuse et la plus aimable, sans contredit, » a écrit le même M. Loth dans l'article de l'*Univers* plus haut mentionné, et celle de M. l'abbé Maynard, « la plus savante ». Rien

ne séduit,et aussi ne pipe,comme une antithèse. Ce que vaut celle-ci, il serait difficile de le dire, et M. Loth lui-même n'y réussirait pas complétement. Que la Vie de M. l'abbé Maynard soit la plus savante, c'est trop évident pour laisser la moindre prise à la contradiction ; mais en quoi celle d'Abelly est-elle plus pieuse et plus aimable? Qu'y a-t-il, au compte de l'auteur, quel qu'il soit, de cette Vie, de vraiment aimable et pieux ? Sont-ce les banalités lourdes et traînantes par lesquelles il débute en tous ses chapitres ou entre-coupe ses récits ? Qui l'oserait soutenir ? Nous avons connu un homme d'esprit, charmé d'entendre dire *Monsieur Vincent* dans la lecture de ce livre : est-ce cela qui est aimable ? Ce n'est qu'un enfantillage ! Une fois de plus, en quoi Abelly peut-il demeurer intéressant? M. l'abbé Maynard, avec un peu d'exagération,avait répondu en quelques mots: « Parce qu'il représente au naïf la figure de Vincent, parce qu'il s'efface toujours devant lui, qu'il lui cède le plus qu'il peut la parole, et qu'on croit toujours, dans ses pages, le voir et l'entendre. » C'est donc Vincent de Paul, Vincent toujours en scène, toujours parlant et agissant, qui fait l'unique charme pieux d'Abelly. Eh bien! le grand et aimable saint, dans sa figure et dans son rôle, dans ses paroles et dans ses actes, est-il moins chez M. l'abbé Maynard ? Il y est davantage, tout le monde l'avoue, et M. Loth, et le secrétaire-éditeur ! Comment donc le livre de M. Maynard, tout en étant plus savant, serait-il moins pieux et moins aimable ? Y aurait-il incompatibilité entre ce qui instruit et ce qui édifie ? Le soutenir serait faire abus du mot de saint Paul : *scientia inflat, pietas autem ædificat.* La science, au contraire, aide et contribue à la piété, lorsqu'elle lui éclaire son objet, et la *connaissance* de Jésus-Christ a toujours été le préliminaire et la condition de son *amour.* Plus on connaît, et plus on admire et l'on aime, plus on suit et l'on imite ! C'est pourtant la thèse contraire que semble adopter le nouvel éditeur d'Abelly, thèse dangereuse et funeste, qui, mise en pratique, met partout le divorce dans ce qui doit demeurer indissolublement uni ! Thèse inconcevable dans le pays de l'auteur du *Discours sur l'Histoire universelle,* rapportant tout à une Providence, et adaptant tout, révolutions du monde et des peuples, événements de toutes sortes, au grand fait de la Religion, Jésus-Christ promis, préparé, vivant et possédé ! C'est cette malheureuse scission entre l'esprit et le cœur,inconnue des Pères et des grands hommes du moyen âge, qui a fait la scission non moins déplorable entre la science et la foi,la philosophie et la religion, l'État et l'Église ! La vie des saints, — pour rentrer dans notre sujet, — est

et doit être, à la bien entendre, toute l'histoire de l'Église et du monde, les *acta sanctorum* étant les actes de Dieu, pliant tout à ses fins, et faisant tout tourner, la science et la politique comme le reste, au règne de son Fils ! Les chrétiens, les prêtres, entendraient-ils moins ces choses qu'un misérable Renan, par exemple, qui a dit quelque part qu'il supporterait aisément des années de prison avec le seul livre des *Acta sanctorum* ? Comment donc s'obstiner à ne voir dans la vie des saints qu'un sujet d'édification ? Comment vouloir en rejeter, à l'exemple de notre secrétaire général, faisant la critique de M. l'abbé Maynard et l'éloge d'Abelly, « les détails qui peuvent plaire aux savants, mais qui n'intéressent pas ceux qui veulent avant tout s'édifier ? » Comment justifier sa préférence pour Abelly, et prétendre que ce livre « aura toujours, — et il entend dire sans doute *doit avoir*, — la prédilection des âmes sincèrement pieuses qui cherchent, en lisant la vie d'un saint, plutôt à devenir meilleures qu'à devenir plus instruites ? » En principe, c'est faux, nous l'avons dit ; en fait, c'est faux encore, le livre de M. l'abbé Maynard fournissant plus à l'édification même que celui d'Abelly, précisément parce qu'il donne plus saint Vincent de Paul, qu'il le fait parler plus souvent qu'Abelly, « dont le livre cependant, on l'avoue, tire une bonne partie de son charme des longues citations entremêlées dans le récit ». On aurait dû dire : *tout* son charme, et aussi toute son édification, le reste, redisons-le, étant pénible et sans valeur. Et pourtant le nouvel éditeur ose ajouter qu'il y a une telle harmonie entre le langage de saint Vincent de Paul et le style du vieil historien, « que la différence n'est pas sensible » ! Harmonie parfaite entre le langage de saint Vincent de Paul, si distingué dans sa simplicité, si plein de traits d'esprit et de cœur, si éloquent, si divin, — *tanquam sermones Dei,* — et le style si banal, si effacé, si traînant, si lourd de son premier biographe ! C'est une énormité littéraire ; c'est une injure à la mémoire de saint Vincent de Paul, dont le fils devrait demander pardon au père, si le père, toujours humble même dans la gloire, s'en pouvait offenser. — Au compte particulier de l'auteur de la vieille histoire, le nouvel éditeur met encore l'authenticité, la véracité, une connaissance telle de son sujet qu'on voit bien que l'écrivain a dû être mêlé aux choses qu'il raconte. C'est qu'en effet, ajoute-t-on, Abelly a été le contemporain, le disciple et l'ami de saint Vincent ; qu'il parle de ce qu'il a vu et quelquefois même des œuvres auxquelles il a pris part, etc. Et tout cela pour arriver à reconnaître, à répéter après M. l'abbé Maynard.

qu'on pille toujours en le critiquant, qu'Abelly n'a été qu'un prête-nom, que l'éditeur responsable d'un livre dont le véritable auteur était un prêtre de la Mission aidé de ses confrères ! Ainsi l'on raisonne et l'on loue !

Toutefois, après la critique si fondée de M. l'abbé Maynard, il faut bien avouer que la division de l'ouvrage en trois livres : Vie, Œuvres, Vertus, est illogique, et qu'elle amène nécessairement des répétitions, les deux derniers livres rentrant dans le premier. N'importe, dans le besoin de louer quand même une œuvre domestique, on s'obstine à défendre même ce qu'on vient de blâmer, et on soutient que l'auteur « ne pouvait guère mieux faire. » Exposer les œuvres, montrer les vertus dans la vie, c'eût été s'écarter du sujet par de longues digressions, perdre de vue le saint, etc. ! C'est incroyable ! Comme si les vertus et les œuvres ne formaient pas le fond et la trame de la vie ! Aussi, jamais en reste de contradiction, on avoue encore que le plan est défectueux au point de vue de la composition littéraire, et on fait remarquer que le saint n'est pas oublié dans le livre des œuvres, qu'on l'y voit agir, qu'on l'y lit et qu'on l'y entend ! C'est naïf ! Comment, en effet, l'ouvrier ne serait-il pas dans l'œuvre ? Comment vivrait-il sans agir ? Mais, dès lors, comment défendre jusque dans son plan le livre le plus mal composé peut-être que mentionne l'histoire littéraire ? C'est pour ne pas négliger l'ordre chronologique de la biographie, ajoute-t-on avec plus d'apparence que de raison. L'ordre chronologique, dont, précisément, le vieil historien n'a pas eu le moindre souci ! D'ailleurs, l'ordre chronologique doit être subordonné à l'ordre supérieur des idées et des faits, à l'unité et à la clarté de chaque récit particulier, à l'harmonie de l'ensemble. Mais d'unité et d'ensemble, il n'y en a pas trait dans l'ouvrage signé Abelly, qui n'est comme l'a très-bien dit M. Louis Veuillot, qu'un recueil de mémoires exacts et précieux. Et, quant à ce livre des Vertus, qu'on s'attache à justifier pour justifier l'œuvre entière et la mettre au-dessus de l'œuvre de M. Maynard, qui l'avait fondu dans l'ensemble suivant la nécessité de son plan plus sage et plus logique, M. Maynard lui-même a reconnu que, « si ce livre des Vertus déplace les faits et les paroles, et leur ôte ainsi leur sens et leur portée ; que, s'il brise l'unité d'une biographie, et impose au lecteur qui la parcourt d'un bout à l'autre la fatigue et l'ennui d'incessants rappels, de continuelles allusions à ce qui a été dit ailleurs ; d'un autre côté, il est d'un usage commode pour le lecteur qui ne veut faire qu'une lecture partielle, qui ne cherche dans la Vie d'un

saint qu'une édification, qu'un enseignement spirituel. » Aussi M. l'abbé Maynard a-t-il fait suivre sa grande histoire du volume intitulé : *Vertus et doctrine spirituelle de saint Vincent de Paul*, tellement supérieur, au jugement de tous, à ce qui avait été précédemment fait, que, dans les séminaires même dirigés par messieurs de Saint-Lazare, on le préfère, pour la lecture de table des retraites ecclésiastiques, au troisième livre d'Abelly.

Qu'importe, maintenant, la préférence irréfléchie, inétudiée, quelquefois routinière, de tel ou tel pour l'ouvrage signé de l'évêque de Rodez ? Cette préférence, d'ailleurs, est-t-elle toujours réelle et sincère ? On nous cite Mgr Dupanloup, qui, assure-t-on, le lisait assidûment, et a laissé les marges de son exemplaire couvertes de notes écrites de sa main : ce qui ne l'a pas empêché, dans un opuscule sur saint Vincent de Paul, de prendre beaucoup plus à M. l'abbé Maynard qu'à Abelly, comme, plus tard encore, c'est à M. l'abbé Maynard qu'il a pris tout le meilleur de ses Lettres sur Voltaire. Ainsi faisait toujours Mgr. Dupanloup, qui, en général, cherchait peu par lui-même, prenait chez les autres, démarquant ses emprunts par quelques critiques, et, il est juste de l'ajouter, marquant à son effigie le bien d'autrui par une éloquence qui, pour donner trop quelquefois à la rhétorique, n'était pas moins réelle.

Nous voilà toujours ramenés à nous demander quelle nécessité, quel grand avantage même il pouvait y avoir à rééditer Abelly. Dieu en soit loué, toutefois, si, par là, on multiplie le nombre des lecteurs de la vie de saint Vincent ! On nous le ressert, d'ailleurs, amélioré, grâce aux emprunts faits à M. l'abbé Maynard ou aux corrections qu'il a suggérées. Ainsi, bien des phrases ont été allégées et éclaircies, bien des répétitions retranchées, des longueurs abrégées, etc. D'autre part, on a comblé plus d'une lacune par des additions dans le texte ou par des notes ; on a mis ça et là les dates presque toujours omises ; on a terminé le second volume par trois chapitres supplémentaires, traitant de la canonisation de saint Vincent de Paul, de ses reliques et de sa vie posthume : or, tout cela, idées et mots, est emprunté presqu'en entier à M. Maynard. Ainsi en est-il de cette table chronologique de la vie et des œuvres, « permettant de suivre le Saint d'année en année, depuis le berceau jusqu'à la tombe, et même au-delà, » qui est textuellement la table même placée par M. l'abbé Maynard à la fin de son quatrième volume. Le nouveau récit de la mort du Saint est également dû à M. Maynard ; d'où l'on est en droit de conclure que les améliorations très-réelles apportées

au vieil ouvrage n'ont pas coûté beaucoup au nouvel éditeur.

Dès lors, on s'étonne que, tout en reconnaissant en partie le mérite d'un ouvrage auquel il était si redevable, il ne lui ait pas rendu une plus complète justice, qu'il se soit même permis d'en faire une critique, suivant nous exagérée. « Ses quatre volumes, dit-il, paraissent un peu longs, et la plupart des lecteurs n'ont pas le temps ou le courage d'aller jusqu'au bout... ; les longues et fréquentes digressions font trop oublier la douce physionomie du saint... ; le style, facile et clair, se ressent un peu de l'abondance de la matière, et laisse regretter cette onction et cette gravité qu'on aime dans Abelly. » —La gravité prétendue d'Abelly, nous l'avons dit déjà, n'est souvent que de la lourdeur, son onction qu'une naïveté banale, qu'on ne regrette pas, certes, en lisant M. l'abbé Maynard, dont le style, non seulement facile et clair, mais noble et élégant, large et flexible, admiratif et pieux, a toute la gravité et toute l'onction du sujet il est vrai, qu'il embrasse et exprime dans son abondance, mais sans cette redondance de lieux communs, début pénible de presque tous les chapitres d'Abelly, ou commentaires fatigants de ses narrations. Quant à la longueur d'un ouvrage, elle ne se mesure pas au nombre des volumes, mais à la disproportion entre les mots et les choses. Or, d'après ce principe, un seul volume peut être plus long à lui seul que quatre et davantage ; et, bien certainement, Abelly, dans les deux volumes si compactes de la nouvelle édition, reproduisant les trois in-quarto de l'édition primitive, — un seul volume de moins que M. Maynard, — mérite bien mieux le reproche de longueur que la grande œuvre moderne, qui, avec un volume de plus, nous donne moitié plus de choses... Pas plus de longueurs d'une autre nature que de digressions proprement dites dans M. l'abbé Maynard ; ou pour être juste, une seule : le chapitre sur la Société de Saint-Vincent-de-Paul, qui aurait dû être mis en appendice à la fin du premier volume, avec quelques règlements de Charités renvoyés là dans la nouvelle édition. Mais c'est bien l'unique concession à faire au critique. Appellera-t-il digression le tableau de la Barbarie politique et religieuse avant l'œuvre de saint Vincent de Paul, l'état décrit du clergé et de l'éducation ecclésiastique en France avant l'établissement des séminaires, le rappel des origines et des commencements du Jansénisme en tête du livre qui raconte les rapports de Vincent avec saint Cyran et sa lutte contre l'hérésie; l'exposé du mouvement catholique après le concile de Trente et de la politique entravante de Richelieu au moment de l'entrée si longtemps

inconnue du Saint dans la politique et la diplomatie; les rapides récits des événements militaires et l'estompe de tant de provinces ruinées, quand va se lever et agir leur providence et leur sauveur ? Est-ce que, sans cela, on comprendrait l'action véritable de saint Vincent de Paul, la nature et l'étendue de ses services ? Est-ce que tout cela fait jamais perdre de vue la *douce physionomie* du Saint, bien plus visible et saillante, au contraire, quand elle est mise dans son vrai jour et son vrai cadre ? Puis, il s'agit bien de *douce* physionomie ! Oui, sans doute, elle était douce et aimable la physionomie de Vincent de Paul, telle qu'elle apparaît dans Abelly ; mais, sans rien perdre de sa douceur et de son charme, elle n'a toute sa grandeur que dans M. l'abbé Maynard, qui seul a vraiment retracé le plus catholique de nos saints, c'est-à-dire celui qui a le mieux reproduit Jésus-Christ dans sa mission sur la terre et embrassé toute son œuvre. Telle est l'impression dominante qui nous reste d'une nouvelle lecture de l'ouvrage de M. l'abbé Maynard, dont nous sommes reconnaissants au nouvel éditeur d'Abelly de nous avoir fourni l'occasion et l'idée. Vraiment, il ne nous a pas paru long ; nous l'avons lu, au contraire, avec un intérêt croissant et plus vif qu'il y a une vingtaine d'années, d'un bout à l'autre, et, en comparant, comme nous n'avions jamais si bien fait, les deux œuvres entre elles, nous nous sommes de nouveau convaincu que la dernière venue était bien la première en mérite, et qu'avec elle il n'y avait pas lieu de recourir à Abelly pour avoir un trait quelconque de la physionomie du Saint, tandis qu'avec Abelly seul on n'en avait qu'une image incomplète. Telle était bien aussi, si nous avons bonne mémoire, l'impression première des fils de saint Vincent de Paul, qui remerciaient l'auteur de leur avoir révélé plus d'un grand trait inconnu de leur vénéré Père, et même appris en partie leur propre histoire. Impression, hélas ! un peu effacée par le temps ! Tradition d'estime et de gratitude un peu amoindrie, sinon brisée ! Pour la gloire de saint Vincent de Paul, pour l'honneur de sa double famille, nous serions heureux d'avoir ramené à leurs premiers sentiments des enfants trop peu fiers, il nous semble, du seul monument digne de leur auteur et d'eux-mêmes.

Indépendamment des raisons tout à l'heure insinuées; — car nous n'en saurions deviner d'autres, — c'est en vertu d'une illusion, qu'on oublie ou qu'on néglige de reconnaître tout ce que l'on doit à M. l'abbé Maynard. Plusieurs, à l'occasion, se sont emparés de ses découvertes et de ses points de vue, qui, tombés ainsi dans le domaine

commun, semblent être devenus le bien propre du dernier occupant.

Voyez, par exemple, le livre splendide de M. Loth et de ses collaborateurs, qui s'est fait annoncer en ces termes : « On loue universellement la bonté et la douceur de saint Vincent, sa compassion pour les malheureux et les pauvres ; on se le représente comme le père des enfants abandonnés ; mais on ne voit pas assez le rôle immense qu'il a exercé dans la réforme religieuse et sociale au dix-septième siècle. « On ne sait rien ou presque rien de tant de prêtres, laïques, femmes admirables, qui luttèrent héroïquement pour tirer la France de l'abîme d'irréligion où les guerres civiles l'avaient plongée, et qui réussirent dans cette entreprise sublime et préparèrent ainsi les incomparables splendeurs du règne de Louis XIV. » Le livre que nous annonçons a pour but de remplir ces lacunes ; de mettre en relief la mission sociale du saint, et d'en tirer des leçons applicables au temps présent. » Tel est, en effet, le programme de la Vie du Saint tracé par Louis Veuillot, en 1854, dans son *Étude sur saint Vincent de Paul*, brochure d'une soixantaine de pages qui est de son meilleur temps et de sa meilleure plume ; qui est aussi ce qui, jusqu'alors, avait été écrit de plus intelligent et de plus compréhensif sur l'œuvre et l'influence de l'admirable homme de Dieu. Mais, à la lecture de l'annonce plus haut transcrite, ne semblerait-il pas que ce programme a dû attendre M. Loth et les siens pour être rempli ? Plus exact et plus juste, Louis Veuillot, qui avait dit, en 1854 : « La Vie de saint Vincent de Paul n'a pas encore été écrite ;... Abelly a recueilli des mémoires exacts et précieux, mais qu'il faudrait aujourd'hui compléter et éclairer par l'histoire des hommes et des choses auxquels le Saint a été mêlé ; » Louis Veuillot, livrant aujourd'hui son opuscule pour servir d'introduction au nouveau livre, modifie son premier *desideratum* en disant qu'il n'a plus d'objet après ce *qu'a fait en dernier lieu M. l'abbé Maynard.* Et M. Loth lui-même, dans cet article de l'*Univers* déjà invoqué, parlant du grand rôle joué par saint Vincent dans les affaires publiques, ajoute en note, avec une loyauté qui l'honore : « Ce côté de sa vie a bien été mis en relief par M. l'abbé Maynard. » C'est à ce propos que M. Loth cite la lettre *capitale* à Mazarin ; mais il omet, lui aussi, de dire, sans doute parce qu'il l'ignore, que la révélation du destinataire, du sens et de la portée de cette lettre est due à M. l'abbé Maynard. Exemple de tant de pièces, trouvées ou devinées par lui, et dont, depuis, tout le monde s'est servi sans lui en faire honneur ! Mais répétons surtout qu'il avait pleinement répondu à tous les *desiderata* de Louis Veuillot, vingt ans avant qu'on

remît son opuscule en tête du livre de M. Loth, comme programme et annonce de ce qui allait être réalisé, senblait-t-on prétendre, pour la première fois. *Saint Vincent de Paul et* SA MISSION SOCIALE : voilà, en effet, un titre indiquant le caractère, prétendûment nouveau et original, du volume. Or, c'est précisément la mission sociale du Saint qu'on reconnaît avoir été mise particulièrement en relief par M. l'abbé Maynard ! Comment donc peut-on dire, dans ce même article consacré aux lettres de saint Vincent de Paul, que, pour en avoir l'intelligence, il faut recourir de préférence à la vie d'Abelly, muette précisément sur l'occasion et les faits des plus importantes ? Nous n'oserons jamais soupçonner qu'on a voulu par là faire une réclame au libraire Dumoulin, éditeur commun des Lettres, d'Abelly et du livre de M. Loth, dont la triple publication a été presque simultanée.

Nous préférons déclarer d'abord que le nouveau *saint Vincent de Paul* est un volume splendide, faisant grand honneur aux presses de M. Dumoulin, à son génie d'*illustrateur* et aux artistes employés sous sa direction. Cette illustration, admirablement entendue, non-seulement embrasse toute la vie du Saint, toute son œuvre, toute son action permanente, mais encore elle forme toute une épopée en peinture de la charité. Nous ajouterons de grand cœur que la valeur littéraire du livre est en harmonie avec la richesse de sa décoration. Mais, tout en rendant à M. Loth et à ses collaborateurs la justice et l'honneur qu'ils méritent, nous ne pouvons nous empêcher, pour être juste envers tous, de faire remonter à M. l'abbé Maynard une bonne part de la louange. Reconnaissant envers tout le monde, mais plus spécialement envers ceux qui lui ont prêté un concours plus personnel et plus vivant, M. Loth, toujours dans son article de l'*Univers* du 25 décembre dernier, fait hommage au secrétaire général de la Mission, éditeur des Lettres et du nouvel Abelly, « du peu de bien que l'on a trouvé dans une Vie de saint Vincent de Paul écrite avec ses conseils et son aide. » Il y a plus qu'un peu de bien dans la nouvelle Vie : il y en a beaucoup ; et nous ne doutons pas que l'aide et les conseils du secrétaire général n'y aient contribué. Toutefois, ces conseils semblent s'être résumés dans celui de recourir à l'ouvrage de M. l'abbé Maynard, tant pour les faits et les idées, que pour le plan et la forme. On semble bien quelquefois avoir recours à Abelly, mais on ne le cite guère qu'aux endroits indiqués déjà par M. Maynard. Du reste, à M. Maynard on a pris, avec quelques modifications sans importance, le plan général et les idées dominantes.

Ainsi, M. Maynard avait raconté la *Société* de *Saint-Vincent-de-Paul* à propos de la confrérie de Mâcon, son premier type : M. Ad. Baudon, plus compétent que personne en un tel sujet, a exposé à son tour la société de Saint-Vincent-de-Paul dans ses origines, son but et son histoire. M. Maynard, après chaque œuvre du Saint, en avait montré la survivance, ce qu'il appelait sa vie posthume : deux écrivains associés, dont un voisinage paternel et des initiales transparentes trahissent l'anonyme et la fraternité, racontent, sous le titre général *La Postérité* et les sous-titres *l'Accroissement, l'Épreuve, la Restauration,* cette même survivance, en faisant précéder leur récit de ces mots, qui en indiquent suffisamment l'inspiration et la source : « Il y a, a-t-on dit, deux vies dans les saints : la vie ordinaire et naturelle, et la vie surnaturelle et posthume, celle-ci ordinairement plus riche et plus belle que celle-là (p. 343) ». Dieu bénisse la particule *on !* Qui a dit cela ? M. l'abbé Maynard, dont il ne coûtait rien de prononcer le nom, et à qui on a bien pris quelque autre chose, sans même marquer vaguement son bien par des guillemets. Enfin, M. Maynard, le premier, avait rapporté à saint Vincent de Paul la rénovation heureuse de la prédication dans la première moitié du dix-septième siècle, et signalé tout particulièrement son influence sur le plus grand des orateurs, Bossuet : M. Auguste Roussel, dans un appendice intitulé *saint Vincent de Paul dans la littérature,* ne fait guère que reproduire, soit textuellement, soit avec quelques développements dont il avait reçu l'idée, cette thèse si neuve et si curieuse, et il n'y ajoute guère que des exemples tirés des discours du Saint, déjà signalés par son devancier pour leur éloquence. Sans doute, plus d'une fois, il cite avec un honneur marqué M. l'abbé Maynard, mais il ne lui renvoie pas suffisamment celui de la découverte ou de la première idée, qu'il semble se trop réserver, témoin ces mots : « On ne s'est presque pas occupé de rechercher quelle part d'influence pouvait avoir eue notre Saint dans la réforme de la chaire ; bien moins encore s'est-on mis en peine d'étudier de près quelle valeur, au point de vue littéraire, pouvait avoir ce que l'on connaissait de ses enseignements (p. 441). » Pardon, on s'en était occupé, on avait pris cette peine ; et il aurait été juste de dire que votre œuvre propre n'était qu'une amplification ou qu'une mise en plus pleine lumière, d'ailleurs très-digne d'estime et de louange.

Toutes ces observations et réserves devraient s'appliquer au corps du volume, œuvre spéciale de M. Arthur Loth. Lui aussi, il cite honorablement M. l'abbé Maynard, nommément quelquefois, textuelle-

ment et avec guillemets plus souvent et sans indiquer autrement la source ; mais, plus souvent encore, il lui fait de larges emprunts, et pas le moindre signe n'indique à qui il en est redevable, croyant sans doute qu'il lui suffit, pour les faire siens, de les traduire à sa manière. Cette manière, nous en convenons bien volontiers, est excellente, à haute idée et à grand style. Aussi, de même que nous avons dit qu'il n'y avait qu'une grande Vie de saint Vincent de Paul, celle de M. l'abbé Maynard ; de même nous ajoutons qu'il n'y a plus de cette Vie qu'un abrégé intelligent et aussi complet que possible, à la fois doctrinal et pieux, politique et social, éloquent et littéraire. C'est une miniature exquise après un grand tableau. Que M. Loth perfectionne encore son œuvre en la collationnant avec celle de M. Maynard, ne fût-ce que pour la purger de quelques erreurs. Alors il ne dira plus, par exemple, que « Dieu seul sait le nom (p. 160) » de Marguerite Naseau, la première Fille de la Charité ; il ne fera plus vivre jusqu'à 1648 le roi Louis XIII, et il ne mettra plus à son compte les libéralités en faveur des enfants trouvés qui sont de Louis XIV enfant (pp. 190, 194). Du reste, nous ne pouvons mieux exprimer l'estime et l'admiration que nous a inspirées son travail, qu'en formulant le vœu qu'on puisse détacher ce beau texte d'une illustration trop coûteuse, pour en faire une édition à la portée et à l'usage de tous. Oui, de tous ; car, pour les savants eux-mêmes, il suffira à donner une pleine idée de saint Vincent de Paul et de sa mission.

En terminant, nous déclarons, malgré la vivacité de quelques paroles, n'avoir voulu blesser personne, mais simplement rendre à chacun la justice qui lui est due. Contre des interprétations qui dépasseraient notre pensée et nos sentiments, nous nous couvrons du mot de saint Vincent de Paul : « J'ai deux choses, messieurs : la reconnaissance, et que je ne puis m'empêcher de louer le bien partout où je le vois ! »

C. P.

4. 5. — 17. **MÉMOIRES DU MARQUIS DE SOURCHES**, sur le règne de Louis XIV, publiés par le comte de Cosnac et Arthur Bertrand, archiviste paléographe. T. I (sept. 1681-déc. 1686) In-8° XLIII-472 p. 1882 Paris Hachette et Cie : 7 fr. 50.

Les *Mémoires du marquis de Sourches*, si longtemps attendus, vont enfin paraître dans leur entier. Peut-être l'événement ne répondra-t-il pas à l'attente, et cette publication perdra-t-elle à venir

assis sur son âne. Vous pouvez même, comme vous le faites ici, comparer le soleil à un fromage, mais non pas dans une *chanson* (1) qui est une complainte, et, à mon avis, votre meilleure pièce. C'est une loi de style élémentaire que celle qui exige de la suite et de l'unité dans le ton d'un morceau. Violer cette loi, c'est en musique, une note fausse; en littérature, c'est un manque de goût.

M. de Chauvigny rime bien. Aussi je m'étonne qu'il ne sache pas mieux *ouvrer* son vers. Je ne blâme pas l'enjambement ni la césure ; à condition toutefois que vous ne détruirez pas l'harmonie. Le poète, comme le peintre ou le sculpteur, doit avoir le sentiment de la *ligne*.

Quant aux expressions toutes faites, elles déforment la poésie et tuent l'originalité.

Ce qui nous plaît dans ce petit volume, c'est que l'auteur n'a pas supprimé l'homme. La jeunesse est là, dans sa fermentation à la fois généreuse et dangereuse. La nature impatiente agite le bien, le mal, le cœur, les sens. De là quelques souvenirs qui n'ont point la candeur des ailes blanches que le poète a vues dans le ciel aux jours d'automne ; mais bientôt, les visions troublantes s'évanouissent, et le livre se ferme sur de fortes et pures images.

JEAN VAUDON.

4. 5. — 22. **SAINTE ANNE**, *son culte dans l'Église catholique et dans la Bretagne armorique*, par A^ed^. LALLEMAND, ancien magistrat. In-18 jésus de 336 p. 1881. Vannes, Galles. Prix 1 fr. 25.

Le pèlerinage de sainte Anne d'Auray est le plus célèbre de ceux que possède la catholique Bretagne : et le couronnement de la statue de la Sainte, couronnement fait par Mgr Bécel au nom de Sa Sainteté le pape Pie IX, a augmenté encore la vénération dont les populations entourent ce béni sanctuaire. Les foules pieuses y affluent avec un nouvel empressement ; la popularité du culte de l'auguste patronne s'en accroît chaque jour ; et dans nos temps d'indifférence et d'incrédulité, nous voyons revivre des prodiges de foi et de piété qui nous rappellent l'enthousiasme des générations d'un âge meilleur. C'est par la vue de ce concours et par le sentiment de la dévotion qui l'inspire, que M. Lallemand a conçu et a réalisé le plan de son ouvrage. Il a pensé, et avec raison, qu'il serait utile dans les circonstances présentes de réunir, sous une forme succinte, tous les docu-

1. *Chanson d'automne.*

ments et pièces historiques sur sainte Anne. » (Avant propos, p. 2).

Cet ouvrage dont il n'est pas besoin de relever l'intérêt et le mérite, formera deux volumes. Le premier qui seul a paru, comprend deux parties. La première traite de la famille de sainte Anne et de saint Joachim, et la seconde du culte qui leur est rendu selon la liturgie catholique. Les récits évangéliques et les traditions chrétiennes composent le fond de la première partie, et la seconde s'appuie sur les témoignages des anciennes liturgies, et sur les monuments des plus célèbres églises de l'Orient. Abordant ensuite la question du culte dans les Églises des Gaules, l'auteur en fait le récit exact dès le premier siècle jusqu'au neuvième. Il s'arrête à cette époque parce qu'il réserve pour le second volume la suite des documents qui constateront la perpétuité et l'accroissement de ce même culte, et qui rediront les belles fêtes du couronnement de la statue de sainte Anne.

Nous aimons à constater l'érudition de M. Lallemand pour ses nombreuses recherches, et pour son talent de grouper les textes et les citations ; mais nous ne saurions admettre son opinion touchant l'apostolat de saint Lazare et de ses sœurs, sainte Marthe et sainte Marie-Madeleine. « C'est dans l'île de Chypre, dit M. Lallemand, et non dans la Provence qu'eurent lieu les prédications de saint Lazare, et vers l'an 890 l'on trouva son corps inhumé à Cytie dans un tombeau de marbre, avec cette inscription : « *Lazare aimé de Jésus-Christ et ressuscité par lui au bout de quatre jours.* » (pp. 270 et 271). L'historien Cédrène est le seul qui rapporte ce fait, et son autorité privée ne saurait contrebalancer les nombreux et authentiques témoignages qui attestent l'apostolat de saint Lazare à Marseille dont il fut le premier évêque, la retraite de sainte Madeleine sur le rocher de la Sainte-Baume et le séjour de sainte Marthe dans la ville de Tarascon. Ces témoignages ont été recueillis, discutés et publiés par M. l'abbé Faillon dans son bel ouvrage des *Monuments inédits sur l'apostolat de sainte Marie Madeleine en Provence.* La judicieuse critique de l'auteur de ce livre a corroboré la tradition provençale de tant de preuves qu'aujourd'hui le doute ne semble plus permis.

DUCHASSAING.

5. — 23. **SORBONNE** (la) **ET LA RUSSIE.** (1717-1747) par le P. PIERLING. s. j In-18, 158 p. 1882. Paris, Leroux. 2 fr. 50.

En 1717, le tsar Pierre I[er] est à Paris. Il visite la Sorbonne. Provoqué par les docteurs il leur demande un mémoire sur la réunion des églises

de Dieu, celle d'une religion. Hors de cela tout est permis par ce que l'homme est libre.

Je n'ai pu signaler dans ces lignes rapides qu'une minime partie des erreurs dont ce livre fourmille. La condamnation de l'Index n'est que trop juste ; et à mon avis elle est trop douce. Elle devait arracher à l'auteur le masque sous lequel il se cache honteusement, et livrer à la publicité la face du prêtre renégat.

Dr Albert BATTANDIER,
camérier de S. Sainteté.

A. — 62. **SÉGUR (MONSEIGNEUR DE).** *Souvenirs et récit d'un frère,* (1e partie de 1820 à 1856 et 2e partie de 1856 à 1881), par M. le marquis de SÉGUR. 2 vol. in-18 jés. VII-353 p. VIII-352 p. 1882, Paris, Bray et Retaux 6 fr.

M. le marquis de Ségur vient de tenir la promesse qu'il avait faite lors de la publication des lettres de son pieux frère, Mgr de Ségur, en racontant cette vie si bien remplie. La première partie expose le récit des premières années de ce grand serviteur de Dieu, celles qui tinrent le plus de place dans sa carrière politique et officielle. La seconde est consacrée à celles de sa cécité, lorsqu'il s'est livré à toutes ces œuvres catholiques qui ont fait de lui le saint Vincent-de-Paul de notre temps. Mais dès le début on voit cette piété fervente, cette ardente charité, cette soif du salut des âmes qui devaient jeter ensuite un si grand éclat.

Nous trouvons que M. de Ségur glisse un peu trop rapidement peut-être sur l'enfance et la jeunesse de son frère, et sur ces traditions d'honneur et de vertu qui régnaient dans sa famille et qui ont eu tant d'influence sur toute sa vie. Sans doute l'auteur a été retenu par une sorte de pudeur domestique qui l'a empêché d'entrer dans plus de détails sur ce sujet intéressant. On y voit les défauts de l'éducation universitaire qu'il reçut d'abord, et l'amer souvenir qu'elle lui avait laissé.

Plus loin nous assistons aux premiers succès de Gaston de Ségur dans la peinture, et à ses premières armes dans la milice chrétienne au sein des conférences alors naissantes de saint Vincent-de-Paul, puis à son premier voyage à Rome où il retrouva une société élégante et choisie, et enfin à sa résolution de se consacrer à Dieu, malgré les regrets de sa famille et surtout de sa mère dont il devait un jour faire la consolation. Une fois prêtre il marche à grand pas dans les voies de la charité, évangélisant les prisonniers, les soldats et les ap-

prentis, unissant toujours l'humeur la plus gaie et la plus sympathique au zèle le plus pur et le plus élevé. Rien de plus édifiant que son réglement de vie tout rempli de l'amour de Dieu, (p. 100) ou que sa théorie *des excès* de zèle. « Depuis hier, dit-il, je vais pouvoir recom-« mencer mes excès. Ces excès sont chose sacrée. En ce monde il est « impossible de ne pas faire d'excès, qui ne les fait point à gauche les « fait à droite, et qui ne les fait point à droite risque bien fort d'y « tomber à gauche. Les saints se sont tous quelque peu tués, ce qui « faisait dire par un médecin au pieux Mgr de la Bouillerie : tant « que vous ferez votre religion avec cet acharnement vous ne « guérirez jamais. » Ce service acharné de Dieu, l'abbé de Ségur le continua tant qu'il put, et il ne s'arrêta que lorsqu'il lui fut impossible de se tenir debout. Il crachait le sang, et le médecin lui ordonna une médication énergique et un repos absolu. Il mit ce repos à profit pour rédiger les *Réponses* aux objections contre la religion dont il se publia des éditions par centaines, et dont il se vendit 700,000 exemplaires, et pour commencer les *petites lectures* qui font tant de bien. L'abbé de Ségur fut interrompu dans ses œuvres apostoliques, par le choix que fit de lui Napoléon III comme auditeur de Rote à Rome ; s'il ne put faire aboutir les négociations pour le sacre de l'Empereur par le Pape, et pour l'abrogation ou du moins l'atténuation des articles organiques ajoutés au Concordat, il eut la joie et l'honneur de contribuer au retour de l'Église de France à la liturgie romaine et à l'abandon du bréviaire parisien, qui présentaient d'assez grandes difficultés.

Sa haute vertu éclata surtout lors de la perte successive de ses deux yeux, qui en lui fermant la carrière des honneurs devait l'élever à un si haut degré de sainteté ; il n'en était affligé que par la pensée du chagrin que sa mère en devait ressentir et trouvait le courage d'en plaisanter gracieusement : « Mon œil n'est plus à moi, « disait-il ; c'est la bonne Vierge qui me l'a pris et qui l'a envoyé « en purgatoire, en mon lieu et place. » Rien de plus touchant que cette scène où l'abbé de Ségur devenu aveugle s'efforce de dissimuler ce malheur à table, pour ne pas contrister sa mère. « Tout à coup « elle s'aperçut que son fils ne se servait pas lui-même, et qu'une « de ses sœurs assise près de lui lui découpait sa viande. Elle le « regarda fixement sans rien dire, changea de visage et comprit « tout. Les sanglots longtemps contenus éclatèrent. Lui seul ne « pleurait pas et souriait. » Plus héroïques encore sont les sentiments de son aïeule maternelle, la comtesse Rostopschine alors âgée,

de quatre-vingts ans et qui s'écria, avec un accent de foi sublime : « Heureux Gaston d'être entré dans la voie des béatitudes annoncées « par le Sauveur. En vérité, ma fille, vous êtes très heureuse d'avoir « enfanté un saint. » Cette langue, ajoute M. de Ségur, cette force surnaturelle de sentiment et de pensée, cette grandeur unie à cette simplicité, semblent, en vérité, appartenir à un autre siècle plus viril, plus chrétien.

La seconde partie de la *Vie de Mgr de Ségur*, moins remplie d'incidents divers, quoique plus pleine de mérites, demandait un autre plan d'exposition. Aussi M. de Ségur au lieu de suivre l'ordre chronologique s'est-il attaché à exposer les œuvres nombreuses dont son pieux frère fut ou le fondateur, ou le directeur. Le saint aveugle reprit la direction des patronages à Notre-Dame de Nazareth et de la rue de Grenelle ; puis celle du collège de Stanislas ; et dans des conditions très-différentes, sut s'emparer de l'esprit et du cœur de la jeunesse pour les tourner vers Dieu. Le bien qu'il produisit ainsi est immense et incalculable. Tout le temps qu'il ne consacrait pas à l'étude et à la prière était employé à confesser et à prêcher sans relâche. Il suscitait et confirmait dans ces occasions et partout ailleurs les vocations ecclésiastiques, excellant à allumer dans les âmes l'amour de Dieu. Nous aurions désiré des détails plus précis et plus étendus sur l'œuvre de saint François de Sales qui eût sa prédilection, ainsi que sur les nombreux ouvrages de piété qu'il trouvait le moyen de composer malgré sa cécité.

On ne peut lire sans admiration et sans attendrissement comment il subit une opération douloureuse afin de recouvrer la vue, et sans qu'il en espérât ou même qu'il en désirât la réussite ; son seul souhait était d'accomplir la volonté de Dieu. Rien de plus touchant que ses rapports avec sa sœur Sabine morte en odeur de sainteté, et avec sa mère dont il sentit la perte avec une douleur pleine de résignation, en sorte qu'il se contentait de pleurer et de prier en silence pendant de longues heures.

D'autres épreuves plus cruelles peut-être lui étaient réservées, en expiation d'un sacrilège commis par un de ses pénitents et qu'il offrit de réparer. Pendant quinze ans il passa une heure de la nuit devant le Saint Sacrement en réparation de ce crime. Il vit son zèle méconnu et entravé par l'archevêque de Paris, Mgr Darboy, et la traduction d'un de ses livres mise à l'Index ; il se soumit à tout avec une abnégation sublime ; enfin il se vit menacé de mort par les francs-maçons, et offrit à Dieu le sacrifice de sa vie. Il prit une part

indirecte au concile du Vatican et bientôt après aux malheurs de la France. Il vit successivement tomber autour de lui ses amis les plus dévoués, Mgr Bastide après Mgr de Mérode, le pape Pie IX, et Mgr Pie, l'Évêque de Poitiers.

Rien ne lui fit interrompre les œuvres de charité dont il était l'âme, œuvre de l'Alsace-Lorraine, œuvre de l'Aumônerie-Militaire, union des œuvres ouvrières, retraites à Montmorillon et dans les séminaires ; son zèle suffisait à tout. Mais il épuisait ainsi ses forces, et sa robuste constitution. Averti par deux congestions, il se prépara à la mort, tout en continuant de prêcher, de confesser, de diriger les âmes et les associations dont il était l'âme. Sa mort fut celle d'un saint, et ses funérailles celles d'un apôtre par le concours et les regrets de tous ceux qui avaient éprouvé sa charité. On se sent ému et encouragé au bien par la lecture d'une vie si pleine et d'une mort si sainte, et l'on se prend à espérer, malgré les tristesses et les menaces de l'heure présente, pour l'Église et pour la France qui ont encore de tels héros pour soutiens et pour défenseurs. Cependant ils disparaissent sans être remplacés peut-être, et nous avons vu partir Mgr Dupanloup, l'abbé d'Alzon, Mgr Pie, Mgr de Ségur, qui semblaient si nécessaires encore pour soutenir le courage et les efforts des catholiques attaqués. Demandons à Dieu qu'il nous suscite de pareils soldats de sa cause parmi nous, et remercions M. de Ségur qui, en nous faisant connaître le plus illustre peut-être, ranime notre ardeur dans le combat et notre espérance du triomphe.

P. Soullié.

+. — 63. **THEOLOGIA MORALIS S. ALPHONSI MARIÆ DE LIGORIO**, logico ordine digesta et summatim expósita, additis suis locis recentioris ævi Romanæ Curiæ declarationibus commentariisque in Constitutionem *Apostolicæ Sedis*, cura et studio Joannis, Prof. Ninzatti ; *editio altera*. 2 in-8°, xxiv–472 et 484 p. 1882 Venetiis, Typis Æmilianis; Paris, Lethielleux. 10 fr.

La *Bibliographie catholique* a déjà rendu hommage aux qualités de cet ouvrage (t. LXII, p. 151). Exposer la doctrine de S. Liguori d'une manière tout à la fois méthodique, simple, claire, concise et fidèle, tel est le but que l'auteur s'est proposé. Pour l'atteindre, il a reproduit soigneusement les solutions du saint docteur, mais en supprimant les mentions d'auteurs et d'opinions diverses, dont ces solutions sont entourées dans les œuvres de saint Alphonse. M. le professeur Ninzatti nous apprend qu'il destinait son ouvrage aux

parties. Malgré ces quelques défauts, l'ouvrage reste excellent, et rendra les plus grands services aux élèves et même aux professeurs qui ont à enseigner ces matières. Ce livre a sa place marquée dans les bibliothèques de toutes les écoles préparatoires, car il est de beaucoup supérieur aux traités classiques publiés jusqu'ici. Sans doute il est trop long, mais en revanche il est complet, et les élèves studieux y trouveront classées et résolues la plupart des difficultés qui se rencontrent dans les épures.

A. P.

4. — 158. **VIE DE S. G. MONSEIGNEUR PLANTIER,** *Evêque de Nîmes,* par l'abbé J. Clastron, vicaire-général de Nîmes et de Montpellier. 2 vol.-in 8°. de xxviii-663-728 pp. (1882). — Paris et Poitiers, Oudin ; Nîmes, Gervais-Bedot. 15 fr.

« L'Histoire, dit quelque part Montaigne, fournit le moyen de pratiquer les grandes âmes des meilleurs siècles, et c'est une étude d'un prix inestimable. » Les illustres prélats qui ont servi l'Église à une époque telle que la nôtre, et qui furent les vaillants athlètes de ses plus rudes combats, appartiennent à la race des grandes âmes. Cette observation est de M. l'abbé Clastron, au début de son intéressant et beau travail, l'un des plus complets et des mieux conduits qui se puissent désirer. Au milieu de ses afflictions et de ses misères de tout genre, notre siècle a reçu de la Providence une couronne de grands évêques telle qu'elle ne s'était pas vue, à notre avis, depuis les jours de Louis XIII : NN. SS. d'Astros, Clausel de Montals, Frayssinous, de Rohan, de Quélen, Pie, Dupanloup, Plantier, quels noms, inscrits à jamais dans les annales chrétiennes de la France ! Chacun de ces éminents prélats a rencontré, Dieu merci, son biographe et son historien : M. l'abbé Clastron se fait aujourd'hui celui de l'Évêque de Nîmes ; et vraiment il n'était pas possible de s'acquitter de cette tâche avec plus de dignité, de provisions intellectuelles, de connaissances de toutes sortes et de talent littéraire. L'ouvrage parait, au premier aspect, d'une étendue trop considérable : 1.400 pages in-8 d'un texte serré ! mais lorsqu'on a pénétré dans cette lecture, le charme en est si puissant qu'on voudrait la voir se prolonger encore au delà de ces limites. — L'auteur, au lieu de se borner au récit des faits, les explique dans leur origine, leur développement, leurs conséquences ; il ne laisse absolument rien dans l'ombre, sans néanmoins excéder Tout est net, enchaîné, noblement présenté, dans une langue élevée

avec un goût supérieur, et, ajoutons-le, une réserve et un tact admirables en toute question de pure opinion. L'histoire ecclésiastique des vingt-cinq dernières années se trouve là tout entière, et nulle part sans doute elle n'a été mieux disposée ni mieux écrite.

Les documents sont nombreux, et tous en même temps ce qu'il y a de plus authentique : mémoires du vénérable défunt, lettres écrites ou reçues par lui, dépositions de témoins, mandements, discours, conférences, leçons de Faculté. De tout cela il ressort que Mgr Plantier fut tout à la fois un théologien solide, un linguiste consommé, un littérateur de haut mérite, et, par-dessus encore, un saint prêtre, un pontife exemplaire, un caractère merveilleux de fermeté. M. l'abbé Clastron, à la p. 245 du t. II, mais sans beaucoup insister, dit que le prélat « n'était d'aucun parti » : nous ne verrions point là un éloge, car tout homme moral doit être du parti de l'honneur et du droit ; l'indifférence n'est pas permise entre David et Absalon, Athalie et Joas, Louis XVI et ses assassins, la Révolution et l'Église. L'expression dépasse certainement la pensée de l'estimable auteur ; et toute la vie de son héros serait une protestation contraire.

Né au diocèse de Belley, d'un humble jardinier (remarquable d'ailleurs par son intelligence), Claude-Henri Plantier montra de bonne heure un goût prononcé pour l'étude. Dès l'âge de quatre ans il servait la messe. Il prit les premières leçons chez un instituteur, puis dans une maîtrise, et enfin au petit-séminaire de l'Argentières, où il tarda peu à être le premier de son cours. Par une singularité étrange, comme Ovide c'est en style rhythmé que d'instinct et naturellement il rendait sa pensée ; il eut même à lutter toute sa vie contre cette disposition de son esprit. Elle ne l'empêchait nullement de se livrer à la scolastique, qui l'attirait au même degré, et l'on sait qu'il fut l'un des meilleurs dialecticiens de son temps. La maison des Chartreux de Lyon l'attira jeune encore ; et, après un essai de retraite à la Grande-Chartreuse de Grenoble, d'où le chassa la rigueur du climat, il accepta à la Faculté de Théologie de Lyon la chaire d'Écriture-Sainte, tout en restant à la maison des Chartreux, qui produisit à cette époque une vraie moisson d'hommes éminents. Afin d'être mieux à la hauteur de sa mission, l'abbé Plantier apprit l'hébreu, l'anglais, l'allemand, l'italien. Il prêchait aussi avec un succès grandissant ; les chaires de nos grandes villes s'ouvrirent pour le jeune et brillant orateur, ce qui engagea bientôt l'archevêque de Paris à lui confier les Conférences de Notre-Dame. Il y consacra sa réputation, principalement dans la puissance d'une vivante et inflexible logique. Entre

temps, il avait publié ses *Poëtes Bibliques*, qui achevèrent de le signaler à l'attention de tous. Un instant, après la révolution de 1848, on le crut appelé à siéger à l'Assemblée Nationale. Vicaire-général de Lyon, il est bientôt promu à l'évêché de Nîmes. — Ses rapports avec la puissance temporelle ne deviennent tendus que lorsqu'il n'est plus possible de se dissimuler où nous conduisait l'Empire : alors l'évêque se montre dans toute sa grandeur, et mérite l'ostracisme des complices de Victor-Emmanuel. Au fond, Mgr Plantier, qui ne s'en cachait point, avait un attachement profond à la monarchie légitime, dont l'absence nous a menés aux abîmes. — Envers Rome, l'Évêque de Nîmes fut toujours d'une religieuse et empressée soumission, au point de s'attirer les reproches de ceux qui l'avaient connu partisan des doctrines de l'ancienne Sorbonne. M. l'abbé Clastron discute ce changement d'attitude et le justifie.

Nous l'avons dit, le respectable historien, en suivant son héros pas à pas, présente chaque sujet sous toutes les faces, analyse, expose, raconte, ne laisse rien d'indécis ; on entend, on voit, on embrasse les choses dans leur teneur entière. Les affaires d'Italie, la lutte qu'elles provoquèrent en France, la croisade pour la liberté de l'enseignement,les questions de division du siège et de liturgie romaine à Lyon, le concile et toute son histoire, sont là, à leur place. Les mandements et lettres pastorales sont fidèlement analysés, ainsi que les autres productions du savant prélat. Un autre genre de plaisir que procure cette lecture,ce sont les voyages nombreux de Mgr Plantier, souvent racontés par lui-même, à Rome, en Sicile, en Allemagne, en Hollande, etc.

A l'égard de la piété, c'est encore une lecture agréable, bonne et fortifiante, que nul chrétien instruit ne fera sans profit.

« Vous avez, mon cher ami, écrit à l'auteur Mgr l'évêque de Mont-
» pellier, vous avez admirablement peint l'âme austère de Mgr Plan-
» tier ; vous en avez analysé tous les nobles mouvements. Grâce à
» vous, ceux-là même qui ne l'ont point approché, comme nous,
» d'une façon habituelle et familière, sauront combien la forte dis-
» cipline de sa préparation au sacerdoce, combien ses laborieuses
» études, avaient marqué son être moral d'une empreinte ineffa-
» çable de recueillement, de réserve, de gravité presque monas-
» tique. »

Voilà donc un ouvrage que nous ne saurions trop recommander, à tous les titres ; et non seulement aux ecclésiastiques, aux religieux et religieuses, mais aussi aux personnes du monde. Elles y

apprendront, à côté des leçons de la vertu apostolique, à mieux connaître et à juger sainement les doctrines, les hommes, les événements de leur temps.

V. Postel.

4.5.—159 **VIE (la) DE SAINTE REINE D'ALISE** précédée d'études critiques sur ses Actes et ses Historiens et suivie de nombreuses recherchés sur ses reliques et son culte, avec pièces justificatives rares ou inédites, lettres ornées, deux grandes estampes et plusieurs autres gravures, par l'abbé Fr. Grignard. In-8° de xvi-506 p. (1881), Paris, A. Picard; Dijon, H. Grigne. 9 fr.

C'est un livre savant, d'une érudition étendue et du meilleur aloi que celui de M. l'abbé Grignard. Il fera grand honneur au clergé de Bourgogne, et contribuera dans une large mesure, nous l'espérons, à maintenir longtemps encore au milieu de populations déjà travaillées par l'esprit révolutionnaire, les sentiments de piété et de vénération envers leur admirable patronne, qui ont fait leur gloire pendant un passé de plus de quinze siècles, et dont elles ne se sont pas départies jusqu'à présent.

M. Grignard s'est proposé un double but en composant son ouvrage: le premier, de faire complète justice d'une sotte idée éclose assez récemment dans la cervelle de quelque libre-penseur, et qui consistait à prétendre que *sainte Reine et son culte* n'étaient autre chose qu'un souvenir vague, une allégorie, en un mot un *mythe* (1), pour nous servir de l'expression favorite des adversaires de la foi chrétienne.

Le second but de l'auteur, dont nous nous occupons, était de raviver et de reproduire en partie les travaux de divers genres souvent fort rares, et fort difficiles à se procurer, dont la patronne de la Bourgogne a été l'objet à travers les siècles (2).

Or nous aimons à constater que M. Grignard a parfaitement atteint ce double but : tant il a apporté de zèle et de talent à venger une mémoire si digne de respect et de vénération, à mettre en lumière la vie et les miracles de sainte Reine, ainsi que les hommages de culte religieux dont elle a été l'objet à travers les âges.

Cependant nous devons le dire aussi : le titre de l'ouvrage semble annoncer que l'auteur a eu l'intention de séparer *la Vie* proprement dite *de sainte Reine* d'avec les *Études critiques* tant sur l'authenticité de ses actes que sur ses reliques et son culte, et nous aurions

(1) La Vie de sainte Reine, p. i-viii et p. 433 et suiv.
(2) Ibid.

pitre LXXXV est consacré à l'empereur et à l'administration centrale. En passant M. Duruy nous dit quelques mots du peuple, des distributions de blé et des spectacles, puis il étudie les bureaux, ce que nous appellerions aujourd'hui les ministères. Après une étude sur l'armée, où l'épigraphie tient encore une grande place et où les armes, le costume, les fonctions du soldat sont représentés d'après des monuments, l'auteur étudie la vie privée. Nous sommes arrivés ainsi à la 243e livraison, la dernière parue au moment où nous rédigeons cet article.

Il serait banal de répéter les éloges déjà faits tant de fois et par nous et par d'autres de l'œuvre de M. Duruy, tout fait espérer que l'ouvrage s'achèvera d'une manière digne de ce qui a paru jusqu'ici. Une telle publication fait honneur à l'auteur et à l'éditeur. Signalons pour terminer les chromo-lithographies qui ornent ce volume. Elles représentent les noces Aldobrandines, le jeu de cache-cache et de Croquemitaine, d'après des peintures de Pompeïes, les gladiateurs des Thermes de Caracalla, et une carte de l'Empire pour les voyages d'Hadrien. Nous avons remarqué aussi la reproduction de la *Table Claudienne*.

E. BEURLIER.

4. 5. — 221. **HISTOIRE DOGMATIQUE, LITURGIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU SACREMENT DE BAPTÊME** par l'abbé Jules CORBLET. — 2 vol. gr. in-8° de IV-504,-652 pp. (1882), Paris, Société générale de librairie catholique. 20 fr.

Ce magnifique ouvrage se divise en dix-neuf livres, dont voici les titres : 1er Prolégomènes ; 2e Institution du baptême chrétien ; 3e Nécessité du baptême ; 4e Matière du baptême ; 5e Forme du baptême ; 6e Ministre du baptême ; 7e Sujets du baptême ; 8e Effets du baptême ; 9e Préparation au baptême ou catéchumènat ; 10e Époque du baptême ; 11e Lieux du baptême ; 12e Parrains et marraines ; 13e Noms de baptême ; 14e Rites, cérémonies et coutumes du baptême ; 15e Registres, actes et extraits de baptême ; 16e Relevailles ; 17e Renouvellement des vœux du baptême ; 18e Iconographie du baptême ; 19e Bibliographie de l'histoire dogmatique, liturgique et archéologique du baptême. Une table analytique de quarante huit pages sur deux colonnes couronne dignement ce beau travail.

On voit par ce simple sommaire avec quelle abondance M. l'abbé Corblet a traité son sujet. L'on peut dire que la matière est épuisée, non sans doute au point de vue de l'exposition et de la discussion

dogmatiques, mais au point de vue de l'érudition, de l'histoire, et, comme on dit aujourd'hui, de la science.

Il n'y a rien qui ne soit du plus haut intérêt dans l'étude du premier de nos sacrements, qui est la source même de la vie chrétienne. Nous ne pouvons donc signaler au lecteur tout ce qui mérite ici son attention. Dans l'embarras du choix, disons un mot de ce qui se présente d'abord à nous, de la matière contenue dans les *Prolégomènes*.

On a souvent répété,d'après la pensée de Tertullien,que notre âme est naturellement chrétienne. L'humanité, qui est la société des âmes, porte en elle comme des traits de christianisme. L'auteur de l'ordre naturel n'est pas un autre Dieu que l'auteur de l'ordre surnaturel. Il n'est donc pas étonnant que l'harmonie se manifeste entre ses deux œuvres, et que l'on trouve dans l'une quelque image de l'autre. D'autre part, la religion ehrétienne a été achevée par le Christ, mais elle n'a pas commencé avec sa vie terrestre à Bethléem, son origine se confond presque avec celle de l'homme, qui en reçut le premier dépôt aussitôt après sa création; et le genre humain, en se répandant sur la terre, à nécessairement emporté avec lui maints et maints vestiges de cette révélation primitive dont la plénitude nous a été donnée avec l'Évangile. Voilà ce que ne veulent pas voir aujourd'hui une foule de savants plus naïfs qu'incrédules. Ils recueillent avec un soin jaloux, chez les peuples infidèles, les croyances ou les pratiques religieuses qui ont quelque analogie avec notre foi et notre culte, espérant démontrer ainsi que le christianisme vaut tout juste ce que valent les autres religions, ni plus ni moins. Ce qui doit surprendre le vrai sage, ce n'est pas que les hommes aient des croyances communes, c'est qu'ils en aient de diversés, qu'il y ait plusieurs religions et non qu'elles se ressemblent. L'unité a dû nécessairement, comme nous l'avons dit, se trouver à l'origine; cette unité a été violemment brisée et nos livres saints nous disent pourquoi; ne serait-il pas merveilleux que les fragments de cette unité n'eussent entre eux aucune analogie ?

Le baptême n'a pas été institué dès l'origine, mais, après la chute, la nécessité de laver la souillure du péché est devenue une conviction universelle, en même temps que l'efficacité de certains rites symboliques. De là, l'universalité des rites purificatoires où l'eau devait naturellement entrer comme symbole; de là, ces *baptêmes* que l'on trouve dans presque toutes les religions. M. l'abbé Corblet en montre des monuments chez toutes lès nations de la terre. Nous ne parlerons

pas des Hébreux, qui, en un sens très-vrai, sont nos aînés dans la foi. Mais les Grecs, les Thraces, les Romains, les Étrusques, les Celtes, les peuples du Nord, les Assyriens, les Phéniciens, les Perses, les Hindous, les Chinois, les Thibétains, les Japonais, les Égyptiens, les habitants de la Guinée, ceux de la Sénégambie, les Mexicains, les Péruviens, les Araucaniens, les Patagons, tous ces peuples avaient dans leurs rites des espèces de baptêmes destinés à purifier les péchés.

« Socrate, dit M. Corblet, résume la doctrine du monde hellénique, quand il proclame que les ablutions purifient tout à la fois l'âme et le corps (Plat. *Cratyle*). Si ce principe était universellement admis, l'application n'en était point uniforme. Les uns croyaient qu'il fallait se baigner dans une rivière et même s'y plonger trois fois la tête ; la plupart se contentaient de tremper leurs mains dans l'eau lustrale ou d'en recevoir l'aspersion des mains du prêtre qui, pour cet office, se tenait, à la porte du temple. C'est avec cette eau lustrale qu'on aspergeait l'enfant âgé de cinq jours, qu'on le promenait autour du feu brûlant sur l'autel, cérémonie qui portait le nom d'*Amphidromie* (Id *Theet.*) Socrate rappelle à ses disciples que ceux qui ont établi des mystères enseignaient, d'après les anciens, que quiconque meurt sans être purifié, reste aux enfers, plongé dans la boue, et que «.celui qui a été purifié habite avec Dieu (Id. *Phœd*). » Or toutes les initiations aux mystères étaient accompagnées de lustrations et d'immersions. »

« La plupart des rites purificatoires de la Grèce furent adoptés par les Romains, qui donnèrent bientôt une plus grande importance aux purifications des enfants. Pour les filles, la fête appelée *lustrique* se célébrait le huitième jour de la naissance, le neuvième pour les garçons. Dans cette solennité intime, placée sous les auspices de la déesse *Nundina*, la plus âgée des parentes remplissait le principal rôle. « C'est, dit Perse, quelque grand'mère, quelque tante maternelle, femme craignant les dieux, qui tire l'enfant de son berceau ; et d'abord, avec le doigt du milieu, elle frotte de salive le front et les lèvres humides du nouveau-né pour le purifier ; puis elle le frappe légèrement des deux mains... » Après cette cérémonie, le nom qu'on avait donné à l'enfant purifié était inscrit dans le livre des actes publics (Macrob).» M. Corblet rappelle ensuite les autres lustrations pratiquées par les Romains, puis il cite au sujet des Étrusques ce passage de Creuzer :

« Ces cérémonies expiatoires avaient lieu sous le règne du Verseau

dont les pluies étaient censées laver tous le vieux limon de l'année qui venait de s'écouler. Chacun se purifiait à l'exemple de la nature, pour jouir pleinement de cette vie nouvelle qui allait commencer avec le printemps. »

Le baptême des enfants, c'est-à-dire une purification par l'eau, était en usage en Islande, en Angleterre, en Norvège, en Danemarck, avant l'introduction du christianisme dans ces pays. Mais nous sommes obligé d'abréger nos citations. Remarquons cependant que nulle part, et cela devait être, l'essence du baptême chrétien n'a été même soupçonnée. On joint à la cérémonie de l'ablution, une idée de purification morale. Les Mexicains s'élèvent le plus haut. Aussitôt après la naissance d'un enfant, « on le portait au Temple ; le prêtre lui tirait quelques gouttes de sang avec une épine et ensuite lui jetait de l'eau ou l'immergeait en prononçant quelques imprécations. Le cinquième jour de la naissance, la sage femme portait l'enfant nouveau né, au milieu de la cour du logis de ses parents et le déposait tout nu sur un lit de joncs. Là, « après avoir invoqué le dieu Ometeurtli et la déesse Omecilluatil, elle puisait de l'eau dans un vase et en jetait sur le front et sur la poitrine du nouveau-né, en disant : — Cette eau lave et purifie. Je prie Dieu que ces gouttes célestes entrent dans ton corps et y habitent ; qu'elles détruisent et écartent de toi tout le mal et tout le péché qui t'ont été donnés avant le commencement du monde... Cet enfant vient de recevoir une vie nouvelle et une nouvelle naissance ; il est purifié et lavé de ses souillures, et notre mère Chalchivitlycue (la déesse de qui est né le premier enfant et qui a introduit le péché sur la terre) l'a mis de nouveau au monde. — L'ablution terminée, trois enfants de trois ans prononçaient tout haut le nom qu'on avait choisi pour le nouveau-né. Enfin vingt jours après la naissance, le père et la mère portaient leur enfant au temple et le présentaient au prêtre avec une offrande. » Voilà bien l'idée de régénération : mais ce n'est là en somme qu'un retour à l'innocence primitive. La création d'un homme nouveau, d'un homme divin, d'un enfant de Dieu dans le fils d'une simple femme, voilà ce que l'on chercherait en vain dans la théologie et dans les cérémonies de tout l'univers ; l'âme de l'homme ne pouvait d'elle-même former une telle conception, elle devait la recevoir toute faite de Dieu ; et c'est par l'Évangile du Fils éternel de Dieu qu'elle nous a été communiquée.

Le savant auteur de l'*Histoire du Baptême* semble n'avoir rien voulu ometire de ce qui se rapporte de près ou de loin, par similitnde

ou par contraste, à cet auguste sacrement. Les parodies ont même trouvé place dans un chapitre spécial, on y voit, les jongleries des Francs-maçons et de nos tristes Libres-penseurs. Ces niaiseries ne sont peut-être pas bien à leur place dans un ouvrage si grave, non plus que les enfantillages des marins connus sous le nom de *Baptême de la ligne*. Nous regrettons ces quelques taches et d'autres également légères : M. l'abbé Corblet voudra bien ne pas s'en offenser ; lui-même nous rend difficile, car c'est sur les étoffes de prix qu'on est choqué de rencontrer quelques souillures.

Nous ne voulons pas finir sans dire que l'ouvrage de M. Corblet se recommande même par l'exécution typographique et fait honneur aux presses de M. Monnoyer. De nombreuses gravures sont intercalées dans le texte et en complètent la valeur archéologique.

J. DE BONNIOT. S. J.

Y. — **222. HOMME (l') ET LES SOCIÉTÉS** : leurs origines et leur histoire ; par le Dr Gustave *Le Bon*. — Ire Partie : L'homme : développement physique et intellectuel. — IIe Partie ; Les sociétés : leurs origines et leur développement. 2 vol. in-8 de 520-432 pp, ornés de 90 gravures (1881). Paris, Rothschild. 14 fr.

Le Dr Le Bon n'y va pas par deux chemins : il faut lui reconnaître une extrême franchise et un grand sans façon. La préface, que nous allons essayer de résumer en empruntant souvent les paroles de l'auteur lui-même, ne peut laisser au lecteur aucun doute sur le but de l'ouvrage.

L'homme et l'humanité sont un fragment de l'ensemble des choses que nous nommons l'univers ; les causes qui amènent leur développement sont identiques aux causes qui gouvernent les autres êtres. La formation des organes, l'évolution des facultés intellectuelles, le développement des sociétés, la série des événements divers qui sont l'objet de l'histoire, tout cela obéit à des lois nécessaires et invariables, ni plus ni moins qué les combinaisons chimiques, les phénomènes de l'électricité, de la lumière, de la chaleur. Jusqu'à nos jours on avait cru à une Providence : de nos jours encore, des esprits arriérés demeurent engoués de cette pensée. C'est sottise : la science moderne a fait justice de cette chimère. L'éternel avenir, vers lequel l'univers marche par un perpétuel changement sous l'action de lois nécessaires, voilà le dogme véritable. Nous savons par l'embryologie que l'homme et tous les êtres vivants sont constitués par une simple cellule ; des modifications insensibles

font bientôt de cette cellule un être complet; pour comprendre comment l'un a pu dériver de l'autre, on doit suivre toutes les transformations intermédiaires. Il n'en va pas autrement par l'universalité des êtres. « L'état actuel du monde est le résultat de son état passé, comme la fleur est le résultat de l'évolution de la graine. » — Mais enfin, l'univers existe : force est donc d'examiner les hypothèses mises en avant sur l'origine des mondes. L'étude de la matière organisée et des formes vivantes viendra ensuite, et l'on étudiera l'action des lois qui règlent la naissance et la transformation des espèces. « Remontant bien au delà des âges récents où commence l'histoire, nous citerons les origines de l'homme dans les profondeurs ténébreuses d'un passé dont aucune tradition n'a gardé la mémoire, mais dont les débris épargnés par le temps permettent aujourd'hui de reconstituer la trame. Nous le prendrons à ses premiers débuts. Suivant pas à pas son développement, nous verrons comment naquirent l'industrie et les arts, la famille et la société, l'idée du bien et du mal; comment se formèrent ses institutions, ses religions et ses lois, et quelles furent, dans la suite des temps, les causes de leurs transformations. Nous montrerons que chaque époque et chaque peuple eurent leur façon spéciale de penser, comme ils eurent leurs croyances, leur morale et leur droit; qu'il n'y eut jamais de principes universels et absolus, mais seulement des principes d'une valeur relative. » (p. 3). Bien entendu, il faut tenir grand compte de l'influence des milieux, de la race, de l'hérédité, de l'éducation.

C'est clair, n'est-ce pas ? Le Dr Le Bon déclare qu'il n'a pas à justifier une telle méthode; mais il cherche fort bien à la justifier. C'est exclusivement la méthode d'expérience et d'observation. « Alors on ne se croit plus obligé de répéter les banalités creuses des rhéteurs, les opinions toutes faites que chacun se transmet sans les discuter, ces vaines formules par lesquelles l'homme remplace la vérité quand il la croit dangereuse. » (p. 4). Il y a bien, même au point de vue où se met l'auteur et d'après son propre aveu, une petite difficulté. « Dans l'état actuel de nos connaissances, dit-il (p. 5), une œuvre semblable ne peut être qu'une simple ébauche, et il est impossible aujourd'hui de prévoir le jour, de dire même s'il y aura jamais un jour, où la science sera assez avancée pour permettre d'en finir les contours. » — Mais, quand on rejette la révélation et la tradition, « opinions toutes faites, » on ne se laisse pas arrêter pour si peu. Qu'importe que « la science ne connaisse pas la raison première et

remplacées par quelques pièces de vers de Mlle Des Houllières, dont les œuvres ont été jusqu'ici jointes à celles de sa mère.

Ne manquons pas en terminant de signaler à l'attention des amateurs la charmante eau-forte dont M. Lalauze a orné cette édition toute féminine. Sur les bords fleuris du Lignon, une bergère, dont la mine n'est rien moins que champêtre, tenant en main la houlette enrubannée, paît son troupeau, tandis que deux petits amours jouent de la flûte et du hautbois. C'est un vrai tableau, d'une touche fine et délicate, où l'on sent l'esprit voire la malice. N'y en a-t-il pas en effet dans ces têtes de pavot qui semblent dominer la scène et étendre leur action sur toute la bergerie ?

Léon CHARPENTIER.

4. 5. — **227. ŒUVRES COMPLÈTES DE Mgr PLANTIER**, évêque de Nimes, *Études littéraires sur les poètes bibliques*. 2 vol. in-8 de XIV-564-566 pages (1882) Nîmes, Gervais-Bedot. 12 fr.

Œuvres Spirituelles. 2. vol. in-8 de XL-608-630 pages. (1882). Nîmes, Gervais Bedot. 12 fr.

Mgr Plantier a occupé une grande place dans l'épiscopat de notre siècle. Il fait partie de cette glorieuse phalange d'évêques, pour la plupart disparus aujourd'hui, qui se signalèrent par l'éclat de leur éloquence, le nombre et l'importance de leurs publications pastorales, l'intrépidité avec laquelle ils défendirent l'Église et le Saint-Siège contre des ennemis redoutables, remplacés aujourd'hui par d'autres qui le sont encore davantage. Durant un épiscopat de vingt ans (1855-1875), pendant lesquels se produisirent les événements les plus graves, et furent discutées les questions les plus capitales, l'évêque de Nîmes ne cessa pas un instant de prendre une large part à la lutte, de dévoiler les machinations d'ennemis aussi hypocrites que puissants, de foudroyer les erreurs dès qu'elles se montraient, sans autre souci que celui d'assurer le triomphe de la vérité, de porter enfin la lumière et la force sur tous les points attaqués ou menacés. D'un autre côté, aucune des questions qui se rattachent au gouvernement d'un grand diocèse dans les temps présents ne fût omise ou négligée par son incomparable activité. Il les aborda toutes et les traita avec éloquence, clarté et plénitude. La publication de ses *Œuvres complètes*, dont une bonne partie est inédite, est donc un service rendu à ceux dont la mission est de défendre aujourd'hui la vérité et la justice si violemment attaquées, connaître dans toute leur étendue les doctrines, qui sont, depuis tant d'années, l'objet d'ardentes discussions,

apprécier les événements d'où sont nés ceux dont nous sommes les témoins attristés, choisir et suivre, au milieu des temps ténébreux que nous traversons, un guide sûr dans la voie lumineuse qu'il a tracée, à tous ceux enfin qui aiment l'éloquence unie au savoir, le plus pur dévouement au Saint-Siége relevé et soutenu par le plus éclatant courage. Peu de lectures sont plus capables de retremper les âmes que celle des œuvres de Mgr Plantier. Cette publication est un monument bien dû au nom et à la mémoire de ce grand évêque, dont les nobles luttes et les glorieux services excitèrent si longtemps l'admiration dans toute l'Église.

Les seize volumes des *Œuvres complètes*, dont les deux derniers comprendront la vie du prélat, formeront un véritable arsenal où l'on trouvera les armes les mieux appropriées aux combats de la société actuelle, un vaste répertoire ou les questions les plus diverses sont traitées à fond avec autant de solidité que d'éloquence. Il convient de remarquer que cette édition, exécutée avec le plus grand soin a provoqué, par la beauté sévère de ses volumes, son papier de choix et la netteté de ses caractères, les félicitations de l'éminent successeur de Mgr Plantier.

Les deux premiers volumes déjà parus, sont consacrés aux *Études littéraires sur les poètes bibliques*. Puis viendront, également en deux volumes, les *Œuvres spirituelles* comprenant les instructions pastorales adressées aux communautés religieuses de son diocèse, et ses lettres de direction. Le cinquième volume contiendra, sous le titre de *Règles de la vie sacerdotale*, les remarquables retraites pastorales prêchées dans un grand nombre de diocèses de France. Les *Conférences prêchées à Notre-Dame de Paris pendant les avents de* 1848 *et* 1849 formeront le sixième volume. Puis les volumes des *Discours de circonstances*, des *Panégyriques*, des *Lettres importantes*. Parmi ces dernières, celles qui se rapportent aux discussions religieuses de son temps, la correspondance du prélat avec le gouvernement impérial, offrent un intérêt considérable et révèlent bien des secrets. Enfin, les *Œuvres pastorales*, la principale gloire de l'évêque de Nîmes, rempliront les autres volumes, et couronneront cette admirable série de travaux qu'elles surpassent par le savoir, l'éloquence et la sagesse arrivés à leur pleine maturité. Toutes les espérances qu'avaient fait naître les premiers ouvrages de Mgr Plantier, sont pleinement réalisées dans ses *Instructions pastorales*.

La première édition des *Études littéraires sur les poètes bibliques* remonte à l'année 1842. L'évêque de Nîmes revit lui-même et com-

pléta ces leçons professées dans sa jeunesse à la faculté de théologie de Lyon. Remontant à la source divine de la poésie et de l'éloquence, l'auteur s'élève dans cet ouvrage à une grande hauteur de pensée et de style. «*Les Études bibliques* de l'évêque de Nîmes, lisons-nous dans les *portraits littéraires* de Léon Gautier, sont un beau livre, plein de feu, de nombre et de mesure. On y sent les ardeurs de l'éloquence plus encore que les froideurs travaillées de la parole écrite : ce sont là des discours et non pas des chapitres. Peu de discours sont plus réguliers dans leur exorde, dans leur agencement intérieur, dans leur péroraison ; peu de conférences sont plus éloquentes, et nous ne doutons pas que dans l'auditoire privilégié appelé à les entendre, on n'ait senti à plus d'une reprise les frémissements d'un enthousiasme difficile à contenir..... Les Études bibliques de l'abbé Plantier furent à la philologie et à la littérature sacrées ce que les meilleures conférences du P. Lacordaire furent à la philosophie et à la théologie catholiques.» Depuis quelques années les esprits sérieux reviennent à l'étude de la Sainte Écriture d'où les avait éloignés, depuis trois siècles, le monstrueux abus que le protestantisme en avait fait. Les Pères de l'Église, S. Augustin surtout, ne se lassaient pas d'exhorter les fidèles à la lecture des Livres révélés. Des femmes, au temps de S. Jérôme, en faisaient leurs délices, et y puisaient la forte doctrine qui forme le caractère de leur sainteté. Pourquoi n'en serait-il plus ainsi de nos jours ? c'est à cette source divine que la piété doit se retremper, à ce foyer qu'elle doit puiser la lumière et la force. Là, on sent, sous les mots et les syllabes, comme un mouvement de vie qui va jusqu'à l'âme, comme une germination de saintes pensées et de sentiments élevés qui la ravissent et la jettent en plein dans le monde surnaturel. Pour les âmes qui se sentent attirées de ce côté, la lecture des *Études bibliques* serait une initiation aussi agréable qu'utile, et soulèverait un coin du voile qui cache les beautés et les grandeurs du livre divin.

Les onze premières conférences, formant une sorte de portique à ce beau monument, traitent de la critique moderne dans ses rapports avec la Bible, de la langue et la métrique des Hébreux, de la poèsie biblique et de la patrie juive, des caractères généraux de la poësie biblique et de ses rapports avec le peuple Juif. L'éminent auteur quitte ensuite ces intéressantes généralités, qui sont d'ailleurs la partie la moins parfaite de l'ouvrage, et s'élance les ailes déployées dans le champ immense de la poésie biblique, dont il expose à nos yeux dans une suite de tableaux les incomparables magnificences.

L'idée de Dieu, les Patriarches de la Genèse, Moïse, Job, les Psaumes de David, les Proverbes, l'Ecclésiaste, le Cantique des Cantiques, les grands et les petits prophètes forment une galerie grandiose, dans laquelle sont comme condensées les beautés du Livre inspiré : « Œuvre qui pourrait suffire, dit M. de Pontmartin, à la gloire d'un penseur, d'un savant, d'un écrivain, et qui n'a été que le premier chapitre de cette belle vie, toute de travail, de dévouement, d'apostolat, de courageuse polémique et de luttes éloquentes. »

Les deux volumes des *Œuvres spirituelles* ont suivi de près les *Études sur les poètes bibliques*. Leur exécution n'est pas moins soignée. Une longue préface, trop longue peut-être, nous initie aux qualités éminentes qui distinguaient Mgr Plantier comme directeur des âmes. On connait généralement l'éclatant mérite de l'évêque de Nimes comme apologiste, comme défenseur intrépide des droits de l'Église et du Saint-Siége. Ses œuvres spirituelles révèlent tout un côté nouveau de cette puissante personnalité ; il faut les lire et les étudier si l'on veut la connaître entièrement.

Le premier volume renferme, pourrait-on dire, la partie doctrinale de la direction des religieuses ; on y voit, on y entend plutôt le docteur que le directeur. Ce sont d'abord des *Conseils à une maîtresse de novices*, qui furent très appréciés des religieuses chargées de les appliquer, et des ecclésiastiques les plus éminents du clergé de Lyon, auxquels ils furent communiqués. Il s'agit d'un noviciat de religieuses vouées à l'enseignement. Les *Conseils* sont suivis de quinze sermons ou discours sur la vie religieuse, prononcés aux vêtures, aux professions, ou à des cérémonies analogues.

Devenu évêque, Mgr Plantier adressa cinq instructions pastorales aux communautés religieuses de son diocèse. Il y traite successivement des *Devoirs généraux de la vie religieuse*, de *l'Observation de la sainte règle*, des *Rapports mutuels de l'autorité et de l'obéissance*, de *l'Exercice des emplois*, des *Délicatesses de la virginité*. Elles se distinguent par une doctrine abondante et sûre, une connaissance profonde de la vie religieuse, un style tour à tour simple et élevé, gracieux et austère ; c'est le docteur et le père qui parle et instruit ses enfants de prédilection, le bon pasteur qui nourrit du meilleur et du plus délicat paturage la portion choisie de son troupeau.

Le second volume des *Œuvres spirituelles*, plus pratique, renferme les lettres de direction adressées, presque toutes, à des religieuses vouées à l'enseignement. Elles sont au nombre de plus de

trois cents. L'éditeur a suivi l'ordre chronologique, qui s'étend de 1842 à 1875. Ce recueil est appelé à rendre de grands services aux religieuses, si nombreuses aujourd'hui, qui vivent au milieu du monde, dans les villes ou dans les campagnes. Toutes ces lettres ont été réellement adressées aux religieuses pour lesquelles l'auteur les écrivait, et dont la plupart vivent encore. Elles répondent à des besoins réels, aux difficultés que ces religieuses rencontrent tous les jours, à des périls qui n'ont pas cessé de les entourer, aux situations très diverses où des religieuses peuvent se trouver dans nos temps difficiles et troublés. Il ne serait pas facile de rencontrer un livre qui leur soit mieux approprié, et plus d'une religieuse en lisant ces lettres pourra s'y reconnaître, et se faire l'illusion de croire que telle lettre a été écrite pour elle-même. On trouve il est vrai, beaucoup de recueils de lettres adressées à des religieuses vivant dans le cloître, mais bien peu qui soient destinés à celles qui vivent dans le monde. Celles-ci accueilleront sans nul doute avec reconnaissance la publication des *Œuvres spirituelles* de Mgr Plantier.

Une table alphabétique, fort bien faite, des divers sujets de spiritualité traités dans ces deux volumes, permet de les étudier à part et dans leur ensemble. Elle établit une certaine unité dans cette belle et riche variété.

Dom L. Lévêque.

R. 4. — **228. PAUPÉRISME (Le)**, *ses causes et ses remèdes*, par A. Baron, docteur en droit, avocat à la Cour de Paris, ancien secrétaire général et Préfet intérimaire du Nord. *Ouvrage qui a obtenu le premier prix au concours Péreire.* (Deuxième édition). 1 vol. in-18 jésus de XII-326 p (1882). Paris, Sandoz et Thuillier. 4 fr.

Qu'un homme soit partisan de l'instruction laïque et obligatoire, admire « notre immortelle révolution », place un peu bas l'idéal de la vertu, et toutefois ait quelques bonnes idées sur la manière dont les ouvriers devraient s'y prendre pour faire des épargnes et se préserver de la misère, cela peut arriver, et c'est ce qui est en effet arrivé à M. A. Baron, auteur lauréat d'un livre sur le paupérisme.

Les causes du fléau sont, selon lui et selon bien d'autres, la paresse, l'inconduite et l'alcoolisme; quant aux remèdes, il n'en voit qu'un d'efficace, la prévoyance. Ah! si l'ouvrier savait prévoir, si lorsqu'il peut travailler il se ménageait des ressources pour le temps du chômage et de la maladie, si dans les années de sa vigueur

il mettait quelque chose de côté pour sa vieillesse, s'il pourvoyait dans une certaine mesure à l'avenir des siens après sa mort, il y aurait assurément moins de misérables et le problème redoutable du paupérisme serait en partie résolu. Mais c'est la volonté plutôt que les moyens qui lui manquent de faire des économies. La caisse d'épargne reçoit les moindres pièces d'argent qu'il veuille garder pour des besoins futurs, les féconde et les lui rend dès qu'il les réclame. Contre l'éventualité des maladies, il a les sociétés de secours mutuels, qui, en retour d'une cotisation légère, lui assurent des visites de médecin, des remèdes, des indemnités. Pour jouir d'une pension viagère dans ses vieux jours, il n'a qu'à verser chaque année une faible somme dans la caisse des retraites pour la vieillesse fondée en 1850. Si son métier l'expose à des accidents qui lui rendraient le travail impossible, il a, pour parer cette chance de malheur, la caisse des accidents établie par une loi du 11 juillet 1868; 8 francs de contribution qu'il aura donnés par an lui vaudront une pension qui varie de 290 à 624 francs selon l'âge où il commence à la percevoir entre 12 et 60 ans, si un accident le rend incapable de tout travail, et la moitié de cette pension s'il est réduit seulement à ne plus exercer la profession dans laquelle il a été blessé. En outre, cette même loi met à sa disposition une caisse d'assurances en cas de décès ou pour la vie. Cette caisse, pour une petite prime annuelle, lui garantit un capital pouvant s'élever jusqu'à 3000 francs, qui sera aussitôt après sa mort compté à sa famille. Tous ces avantages, secours dans ses maladies, pension en cas d'accident grave, retraite pour sa vieillesse, capital garanti à ses enfants lorsqu'ils n'auront plus de père, il peut se les assurer en déboursant 20 centimes par jour. Qu'il ferait bien de prélever ces quelques centimes sur son salaire avant d'entrer au cabaret !

Mais, si les ouvriers les plus rangés profitent de la caisse d'épargne et des sociétés de secours mutuels, la caisse des retraites de la vieillesse, et les assurances en cas d'acccidents et sur la vie leur sont à peu près inconnues, soit parce que ces utiles institutions sont environnées de formalités qui les leur rendent à peu près inabordables, soit parce qu'elles ne les attirent par aucun avantage prochain.

Comment pousser les travailleurs à se servir des œuvres de prévoyance ? Par la contrainte ? M. Baron juge ce moyen détestable et cependant conseille de l'employer dans une certaine mesure. S'il est écouté, nous verrons les enfants du peuple ne sortir de l'école

... Ce vieux drapeau blanc, aux splendeurs séculaires,
Qui vit tant de combats et brava tant de feux,
A garde, confondus dans ses plis glorieux,
Le sang de nos aïeux et celui de nos pères,

Ces enfants des Normands et ces fils des Bretons,
Que la France a laissés aux rives canadiennes...

Poètes de la Nouvelle-France, chantez-nous la foi, la fidélité, l'honneur, le dévouement, grandes et saintes choses que la mère-patrie, courbée sous le joug d'une poignée d'intrigants et d'impies, est en grand péril d'oublier.

Ch. Clair. S. J.

R. 4. — 230. **POLITIQUE (la) FÉMININE** *de Marie de Médicis à Marie-Antoinette.* (1610 1792), par Adrien Desprez. 1 vol. in-12 de VIII-368 p. (1882). Paris, Degorce-Cadot. 2 fr. 50. *(Bibliothèque de Vulgarisation.)*

La première chose à dire de ce livre, c'est qu'il n'est pas de nature à être mis dans toutes les mains. Il est des réalités que l'on ne doit pas savoir trop tôt, et ces réalités là abondent ici. Donc *La Politique féminine* de M. Desprez n'est pas *ad usum juventutis*. Mais cela dit, il faut se hâter d'ajouter que c'est un livre intéressant en raison même des choses délicates qu'il contient. Les guerres, les batailles, les révolutions forment le dehors, le côté apparent de l'histoire. Mais ces grands phénomènes ont parfois des causes extrêmement petites, viles, honteuses. Ce contraste entre des effets immenses et des causes impérceptibles, voilà ce qui produit l'étonnement et l'intérêt.

Les héroïnes étudiées par M. Desprez sont: Marie de Médicis, Anne d'Autriche, Mlle de Montpensier, Mme de Hautefort, Mme de Chevreuse, la princesse Palatine, Mme de Longueville, Mme de Maintenon, la princesse des Ursins, la duchesse de Bourgogne, la duchesse du Maine, la marquise de Prie, Mme de Pompadour, Marie-Antoinette..

Toutes ces femmes ont touché à la politique, et fait mouvoir les ressorts de l'histoire. Pour le montrer, l'auteur a dû rapporter force anecdotes. Les mémoires, si nombreux dans notre littérature, lui en ont fourni autant qu'il en a voulu. Son livre est une collection d'anecdotes bien choisies et bien liées. Mais il ne contient rien de nouveau. Il nous a semblé aussi que M. Desprez dogmatisait beaucoup et quelquefois un peu lourdement; les faits et gestes de ces

dames demanderaient à être encadrés plus légèrement. Il y a plus, ses appréciations ne sont pas toujours justes. La dévotion dans les femmes lui déplait presque autant que le vice, et il n'est pas moins dur pour Mme de Maintenon que pour Mme de Prie. Il ne proportionne pas toujours les causes avec les effets, ainsi il écrit: « Ce qui caractérise la femme c'est de braver l'opinion, c'est de lutter contre le courant, dût-elle y périr... C'est ce sentiment qui porta Marie-Antoinette à aller au repas des gardes du corps de Versailles, où la cocarde tricolore fut foulée aux pieds et la cocarde blanche arborée. Le résultat ne s'en fit pas attendre, les journées des 5 et 6 octobre montrèrent qu'un coup mortel venait d'être porté à la monarchie par la main la plus intéressée à sa conservation. » Raisonnement bizarre, et qui rappelle celui de nos journaux rouges d'aujourd'hui, lorsqu'ils soutiennent que si les croix, les chapelles, les maisons particulières sautent maintenant dans Saône-et-Loire, si les bombes éclatent et tuent à Lyon, à Montpellier et ailleurs, si les incendies s'allument à Amiens et menacent de s'allumer à Paris, cela tient uniquement à ce que M. Chagot va à la messe. Si M. Chagot cessait d'aller à la messe, on verrait les gens de la *Bande noire* se calmer et devenir doux comme des agneaux. Mais du moment que M. Chagot continue d'aller à la messe, faut-il donc s'étonner si la dite *Bande noire* continue de faire rage au point d'entraver la justice qui n'ose plus, elle, continuer son œuvre ! Voilà pourtant comment l'on raisonne maintenant dans notre beau pays de France.

J. B. JEANNIN.

4. — 231. **SECRET (le) DE LA FRANC-MAÇONNERIE**, par Mgr Amand-Joseph FAVA, évêque de Grenoble. 1 vol. in-18 de 209 p. (1882). Paris et Poitiers, OUDIN frères. 1 fr.

Depuis trente ans surtout, les publications relatives à la franc-maçonnerie ont abondé opportunément, et j'ai eu l'honneur d'en entretenir, quand elles apparaissaient, les lecteurs de la *Bibliographie catholique*.

Le travail de plus en plus acharné des sectaires était la raison d'être de ces écrits remarquables. Aujourd'hui, de vaillants et doctes champions de l'Église ont repris cette polémique, alors que les sociétés secrètes faisaient les plus violents et aussi les plus hypocrites efforts pour en finir avec la civilisation chrétienne. On a donc envisagé sous toutes ses faces la franc-maçonnerie, ce *singe de Dieu*,

comme on l'a si bien nommé. On l'a fait sortir, plus vivement que jamais, des ténèbres dont elle enveloppe ses trames ; on l'a traînée au grand jour, et là ses sataniques mystères ont été pleinement dévoilés. Il a été facile, d'ailleurs, de les voir traduits dans les faits contemporains par les hommes qui ont pour devise : *le cléricalisme* (lisez : la religion) *c'est l'ennemi.*

En entrant dans la lice, Mgr Fava, évêque de Grenoble, a su se distinguer parmi tant d'autres par une brochure mince de pages, mais grosse de faits et de raisons. Ce n'est pas seulement un résumé succinct de tout ce qui touche à une question souveraine ; ce sont encore des aperçus nouveaux, des réflexions et des conseils d'une saisissante actualité.

Ce volume débute par un exorde où d'abord la franc-maçonnerie est nettement caractérisée, où ensuite les grandes lignes du plan de l'auteur sont tracées.

Puis Mgr entre immédiatement dans son sujet. La première partie est surtout consacrée à l'historique de cette diabolique association. Le vénérable auteur en fait remonter l'origine à Faustin Socin, cet hérésiarque italien qui, allant tout de suite aux extrémités logiques du protestantisme, entreprit de fonder un Temple et de constituer une hiérarchie de grades symboliques pour extirper du monde le christianisme.De la Péninsule le socinianisme des *Frères* se répandit en Allemagne et ailleurs. Au siècle suivant, l'exécrable Cromwel, continuant l'œuvre de Socin, l'organisa plus complètement. Il fut, chez nos voisins, le père de la franc-maçonnerie. Elle y demeura circonscrite en quelque sorte, et n'eut que plus tard sa date définitive. Elle pénétra en France pendant l'année 1721, et y trouva des éléments de désordre parfaitement favorables à sa diffusion. Voltaire s'y était fait initier durant son séjour en Agleterre; il la propagea par sa guerre scélérate contre l'*Infâme.*

Mgr Fava rencontre ensuite le célèbre Adam Weishaupt de Bavière, et le couvent de Wilhemsbad, où l'ordre maçonnique s'affilia par ses délégués à l'Illuminisme, fauteur du panthéisme et aussi du communisme dont Rousseau, dans son *Discours sur l'inégalité des conditions*, avait déjà jeté les bases.

Nous suivons dès lors le mouvement d'expansion de la secte en plusieurs pays avec le charlatan Cagliostro, en Espagne, en Portugal, en France et à Naples avec d'Aranda, Pombal, Choiseul et Tannucci.Du sein de cette association occulte, comme d'un cratère en ébullition, surgit la Révolution française. Napoléon Ier, l'un de ses membres,

crut la dominer et pourtant lui obéit, quand il cessa de la seconder il devint sa victime. Sous la Restauration, la Haute-Vente des *Carbonari* (Charbonniers d'Italie) greffée sur la maçonnerie, s'associa au libéralisme, et de là une conjuration implacable contre l'autel et le trône.

Louis-Philippe, en 1830, recueille les bénéfices de la victoire franc-maçonne. Affilié lui-même aux Loges, il les sert et s'en sert pendant son règne. Au milieu de ces conspirations incessantes, le pontificat romain, sentinelle vigilante, révèle au monde le péril social. A la suite de Clément XII, de Benoît XIV, de Pie VI et de Pie VII, Grégoire XVI, Pie IX et Léon XIII, condamnent énergiquement la maçonnerie comme destructive du christianisme et de la société.

Pour ces développements, Mgr Fava met à profit de nombreux écrivains. Il les cite, un peu longuement quelquefois, toujours avec bonheur. Les uns, simples historiens, appartiennent au siècle passé ; d'autres, tels que Eckert, Louis Blanc, Mazzini, « le ministre prussien Haugwitz, sont des contemporains. Mgr Fava explique, en abordant l'agitateur italien, son activité fiévreuse de franc-maçon ; il dit comment, par les sociétés secrètes, ce terrible conspirateur cherchait à bouleverser sa nation et l'Europe, à introniser la république universelle sur les ruines du catholicisme et des monarchies. Quant à Haugwitz, profondément initié au complot des Loges, il les dénonça au Congrès de Vérone, en 1822, à la vigilance des cours qu'elles menaçaient d'une entière destruction.

J'arrive à la seconde partie, où l'histoire se mêle à l'exposé des doctrines et aux avis salutaires.

La franc-maçonnerie, observe Monseigneur, a pour objet d'éliminer le chritianisme et de le remplacer par le rationalisme ambiant. Elle est panthéiste ou athée, c'est ainsi que le Grand-Orient de Paris a *biffé* récemment Dieu et l'âme immortelle. Elle dissout la famille, elle arrache les fondements de l'ordre moral, bien que sa fraction bourgeoise se pose en conservatrice de ses coffres-forts.

Le respectable auteur affirme, non sans preuves, que ce projet infernal n'est pas nouveau. Le christianisme, depuis ses origines jusqu'à nos jours, a été le point de mire d'hostilités continues, qui toutes lui ont préparé des triomphes. Au XIIIe siècle, il y eut une invasion de paganisme. La Renaissance au XVe siècle, puis la fausse Réforme la renouvelèrent par une sorte d'apothéose de la Grèce et

de Rome ; ici figurent Averroès avec son antagoniste saint Thomas, Marsile Ficin, Machiavel et Guichardin.

Le respectable prélat se demande ensuite quel sera l'avenir du projet maçonnique. Avant de répondre, il en donne la caractéristique. Ce projet est un complot. A ce titre il combat la liberté religieuse, puisqu'il persécute ouvertement le catholicisme dans ses congrégations, dans ses écoles, dans ses institutions et son magistère. Sous couleur de préserver la liberté de conscience, il vise à la supprimer, à mettre en relief une morale indépendante sans foi ni loi. Ce complot substitue à la liberté politique les despotismes d'en haut et d'en bas ; il est immoral, parce qu'il enchaîne le libre arbitre par les serments exécrables de ses adeptes, parce qu'il autorise la licence, fomente les passions mauvaises par son nihilisme impie et ravageur ; enfin il est anti-français, car le franc-maçon n'a pas de patrie, il est cosmopolite, il s'attaque d'ailleurs à toutes les nobles choses qui ont été la gloire et la force de notre pays.

Mgr Fava, dans un dernier chapitre, déduit ses conclusions. Il exprime la crainte de voir déborder, par la propagande des maçons assermentés, le torrent de l'athéisme et de la corruption : mais il affirme ses espérances, quand il voit cette croisade de vaillants qui grandit chaque jour à l'encontre des destructeurs, ce mouvement d'ascension du catholicisme, ce réveil religieux des courages, manifestement dus à l'audace croissante des enfants de ténèbres luttant contre les *fils de lumière*.

« Nous espérons, dit Mgr Fava, que la parole des souverains pon-
« tifes, gardiens fidèles de la vérité, sera écoutée à l'avenir mieux
« que par le passé. L'expérience, c'est-à-dire les malheurs dont la
« secte est l'auteur et nous les victimes, commence à nous montrer
« que les Papes ont toujours eu raison en condamnant et en excom-
« muniant les francs-maçons. »

« Nous espérons que les pères de famille, ainsi que les mères et
« les tuteurs, et autres personnes chargées de guider les enfants,
« comprendront la nécessité de l'instruction chrétienne pour élever
« la jeunesse et à tout prix exigeront qu'elle leur soit donnée... Des
« jeunes gens élevés sans principes religieux au gré de la maçon-
« nerie, ne seraient bons qu'à former dans dix ans une armée d'a-
« thées, propres à bouleverser le monde et dignes de marcher, un
« jour, sous l'étendard de l'Antéchrist, ch. 20. »

Formulant des *Résolutions*, le digne prélat nous invite tous à réfléchir sur la situation présente que nous a faite, et sur l'avenir que ré-

serve à notre malheureuse patrie le redoutable rationalisme maçonnique. Nous devons croire fermement qu'il démolit l'édifice de la foi pièce à pièce. Donc il faut comprendre que les concessions doivent être refusées, si on le peut... Et que ne pourrait la majorité d'un peuple, « si elle savait vouloir, contre une hérésie servie par « une minorité, qui n'a que des appétits et pas de convictions, ni « d'idéal ? Malheur à nous, si nos églises sont un jour remplacées « par les écoles, que l'on bâtit pour être dignes de devenir les tem- « ples *de la science* ! » (pp. 203, 204).

Et maintenant, s'il nous était permis d'exprimer respectueusement nos *desiderata*, nous prierions l'éminent évêque de vouloir bien, dans une nouvelle édition qu'auront certainement ces pages, scinder en paragraphes, conformément à la table des matières, la première partie qui court sans point de repère d'un bout à l'autre, mettre un peu plus d'ordre dans la succession des faits et des idées, citer plus souvent les auteurs francs-maçons et les orateurs des Loges, faire ressortir par le rituel des différents grades, notamment par la réception du Chevalier Rose-Croix, le but subversif que poursuit la secte.

En dehors même de ces *desiderata*, ce livre est excellent ; simple et clair, il est intelligible à tous. Qu'il soit donc dans toutes les mains ; que partout il se répande pour rendre la lumière aux aveugles sur qui la secte a étendu son voile de mensonges, et aussi pour inspirer aux honnêtes gens force et bravoure contre l'ennemi commun.

Finalement, voici des paroles que les consciences chrétiennes doivent retenir. « Hâtons-nous de nous sanctifier pour que le Sei- « gneur mette fin à la persécution religieuse dont nous souffrons, « et qu'il convertisse nos frères égarés eux-mêmes, qui, en haine de « Jésus-Christ, veulent tenir cette année un congrès maçonnique à « Rome en face de son vicaire, et un autre, l'an prochain, à Jérusa- « lem, en face du Calvaire où l'Agneau divin a été immolé pour notre « salut sous les yeux de sa Mère, devenue la nôtre... Que le règne « de *Jésus-Christ* arrive, plus éclatant que jamais... (P. 205) ».

Restons sur ces avertissements, sur ces souhaits si dignes du zèle doux et fort du pieux et savant évêque. Ce règne du *Christ* que l'Église et la vraie France attendent, il le hâtera par la brochure substantielle qu'il vient d'écrire. Ce sera sa meilleure récompense, ou plutôt la seule que son cœur d'apôtre ambitionne.

GEORGES GANDY.

(Abel). — Czerny : La première révolte des paysans dans la Haute-Autriche en 1525 (Baumann). — Schwarz : L'ancienne chapelle de l'abbaye bénédictine de S. Vit à Ellwangen (Keppler). — Nouvelles, etc.

Revue catholique des institutions et du droit.

DÉCEMBRE. — Procès-verbal du Congrès. — Discours de M. Lucien Brun, *président du Congrès.* — *Première Commission.* — *Principes généraux.* — I. Rapport de M. Théry, avocat à Lille, sur la *Liberté et l'Etat.* — II. Rapport de M. l'abbé Chère, docteur en théologie. — 1° *L'Idée vraie de la Liberté ;* — 2° *Les limites de la répression du mal ;* — 3° *Les lois injustes.* — III. Opinion de Balmès sur la résistance. — IV. Rapport de M Charles Périn, sur l'*Etat et l'Eglise dans la société internationale* — *Deuxième Commission.* — *La liberté de la famille.* — I Rapport de Mgr de Kernaeret, sur les *droits du père de famille* — II. Rapport de M. Auguste Roussel, sur la *loi scolaire du 28 mars 1882.* — III. *Déclaration du Congrès.* — IV. Le Congres en face de la loi du 28 mars. — V. La conscience du pere de famille en face de la loi du 28 mars.

Revue du Monde catholique.

1er DÉCEMBRE. — I. Le pèlerinage de pénitence à Jérusalem, par J. T. de Belloc — II. Grippard, par Ch. Clair, S. J. — III. Proudhon et le divorce, par E. Méric. — IV. Le juif de Goritz, par B. Gassiat. — V. Un athée qui raisonne, par J. de Bonniot, S. J.— VI. Les Froidefont, par Léontine Rousseau. — VII Revue scientifique, par le Dr Tison. — VIII. Les romans nouveaux, par Ch. Legrand. — IX. Chronique générale, par Arthur Loth. — X. Memento chronologique, par Charles de Beaulieu.

15 DÉCEMBRE. — I. Un Nonce du pape à la cour d'Ivan-le-Terrible, par Pierling, S. J. — II. Le pèlerinage de pénitence à Jérusalem, par J. T. de Belloc, — III. Les découvertes de la science athée, par Eugène Loudun. — IV. Griffard par Ch. Clair, S. J. — V. Le Froidefont, par Léontine Rousseau. — VI. Revue littéraire-voyages et variétés, par J. de Rochay. — VII. Chronique générale, par Arthur Loth. — VIII. Mémento chronologique, par Charles de Beaulieu.

Revue générale.

DÉCEMBRE. — I. De la clôture dans les assemblées parlementaires, par M. A. Reynaert, membre de la Chambre des Représentants. — II Daniel Dolitz. veillée de Néol, par X. — III. Chéroigne, de Méricour, par M. Joseph Demarteau. — IV. Rose moussue, nouvelle, par M. le comte T. R. — V. De la situation légale des associations en Belgique, par M Van Den Heuvel, avocat près la Cour d'appel de Gand. — VI. Conte de Noël, par M. José de Coppin. — VII. L'explorateur Crevaux et le Pilcomayo, par M. Alexandre Carreno. — VIII. Concours de la Revue. — IX. Bibliographie. — X. Messe de Minuit.

Scuola (la) cattolica.

30 NOVEMBRE. — « Immaculée est la Vierge, » discours académique par S. E. le cardinal Parocchi. — P. Rota, archevêque de Carthagène : commentaire du syllabus ; propositions LIV et LV. — P. Balan : Sur une nouvelle histoire littéraire de l'Italie. — L'inquisition, discours du P. Luigi Nicora. — D. G. Perin : S. Thomas, Dante et la philosophie: II. Examen historico critique de la philosophie moderne. — P. Valerga : Parallèle de A. Rosmini et B. Spinoza. — Revue de la presse : Troisième coup d'œil sur les missions d'Orient : la Morée (Luigi Nicora).

Domenico Panizzi : Nouvelles politiques.

Scienza (la) è la Fede.

20 OCTOBRE. — L'idée de l'esclavage d'après Aristote et saint Thomas. — L'histoire du conflit entre la Religion et la science ramenée à l'histoire du conflit avec la vérité (suite). — La religion dans l'enseignement. — Variétés : Bref de S. S. Léon XIII aux évêques réunis aux fêtes, de Rheims en l'honneur du B. Urbain II. — Les Académies thomistiques: l'Académie de Modène, ses fêtes, en particulier celle de S. Thomas. — Le cataclysme social. — Le B. Urbain II, l'Alliance catholique et la croix des dames lyonnaises. — Chronique religieuse ; Rome, Naples, Allemagne, Autriche-Hongrie.

Tour (le) du Monde.

9 DÉCEMBRE. — La Syrie d'aujourd'hui, par M. Lortet, doyen de la Faculté de médecine de Lyon, chargé d'une mission scientifique par M. le Ministre de l'instruction publique. — Texte et dessins inédits. — Treize gravures de Taylor, G. Garen, E. Ronjat, H. Catenacci et Barclay.

16 DÉCEMBRE. — La Syrie d'aujourd'hui, par M. Lortet, doyen de la Faculté de médecine de Lyon, chargé d'une mission scientifique par M. le Ministre de l'instruction publique. — Texte et dessins inédits. — Treize gravures de Taylor, E. Ronjat, H. Catenacci et Barclay.

Bureaux à la librairie Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 79. à Paris.

Un des propriétaires, Gérant :

G. RETAUX.

TABLES

I

TABLE DES ARTICLES RELATIFS A LA Bibliographie catholique, A L'OEUVRE DES BONS LIVRES ET A DES SUJETS GENERAUX.

II

TABLE ALPHABETIQUE DES OUVRAGES EXAMINES.

On conçoit sans peine que le classement des livres tel que nous le donnons dans la table suivante ne saurait être absolu, c'est-à-dire qu'un ouvrage peut souvent convenir à plusieurs classes de lecteurs. Par la classification que nous employons, nous voulons surtout caractériser les ouvrages, et nous croyons qu'il serait difficile d'en donner une plus rigoureuse ; mais on conçoit, par exemple, qu'un livre de piété ou d'instruction religieuse conviendra à beaucoup de lecteurs à la fois.

Explication des signes employés dans cette table, et qui précèdent les titres des ouvrages.

N° 1. Indique les ouvrages qui conviennent aux ENFANTS.
2. — les ouvrages qui conviennent aux personnes d'une INSTRUCTION ORDINAIRE, telles que les artisans et les habitants des campagnes.

3. — les ouvrages qui conviennent aux JEUNES GENS et aux JEUNES PERSONNES. — Le titre de l'ouvrage indique souvent qu'un livre convient plus particulièrement à un jeune homme ou à une jeune personne.
4. — les ouvrages qui conviennent aux personnes d'un AGE MUR, aux PÈRES et aux MÈRES de famille, à ceux qui sont chargés de l'éducation des autres.
5. — les ouvrages qui conviennent aux PERSONNES INSTRUITES, qui aiment les lectures graves et solides.
6. — les ouvrages de CONTROVERSE, de DISCUSSION RELIGIEUSE ou PHILOSOPHIQUE.
*. — les ouvrages d'INSTRUCTION RELIGIEUSE, ASCÉTIQUE et de PIÉTÉ.
†. — les ouvrages qui conviennent particulièrement aux ECCLÉSIASTIQUES.
A. — les ouvrages qui conviennent à TOUS LES LECTEURS.
V. — les livres absolument MAUVAIS.
M. — les ouvages MÉDIOCRES, même dans leur spécialité.

R. *Placée après un chiffre*, cette lettre, qui n'est qu'un signe de prudence, indique que, pour la classe de lecteurs spécifiée par le chiffre ou par les chiffres précédents, l'ouvrage en question, quoique bon ou indifférent en lui-même, ne peut cependant, à raison de quelques passages, être conseillé ou permis qu'avec *réserve*.

V. *Placée après un chiffre*, cette lettre indique un livre *dangereux* pour le plus grand nombre de lecteurs de la *classe spécifiée*, et qui ne peut être lu *que par quelques-uns*, et pour des raisons *exceptionnelles*.

NOTA. Un petit trait (—) placé entre deux chiffres indique que l'ouvrage classé par ces chiffres convient aussi à toutes les classes intermédiaires ; ainsi, 1—6 veut dire que l'ouvrage convient aux lecteurs des classes 1 à 6, soit 1, 2, 3, 4, 5 et 6.

A

B

C

F

G

H

I

J

L

M

Q

R

S

T

U

V

III

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS.

2638. — ABBEVILLE. — TYP. ET STÉR. GUSTAVE RETAUX.